

# JOURNAL

## DES DEMOISELLES.

Instruction.

### Du Mahométisme.

1<sup>re</sup> LETTRE A M<sup>lle</sup> CORALY R.....,

Abonnée du *Journal des Demoiselles*.

Depuis la conquête d'Alger, ma jeune amie, vous avez paru désirer que je vous donnasse un aperçu du mahométisme ; je vous l'envoie, et j'espère qu'il suffira pour vous faire connaître la religion des adorateurs d'Allah.

Mahomet, ou plutôt Mohammed (le Loué), naquit à la Mecque le 10 de la lune Rebi' ul-Ewel 6163 (l'an 570 de notre ère). Cet homme, au génie vaste et entreprenant, tira sa religion de celle des juifs et des chrétiens, en y mêlant les traditions respectées par les Arabes. Le but évident de ce nouveau législateur était de détruire le sabéisme, ou culte des astres, lequel, en s'introduisant dans sa nation, lui avait fait oublier la croyance primitive, c'est-à-dire celle que professaient les patriarches.

L'islamisme, dont Mohammed est le fondateur, n'est, suivant lui, que l'an-

cien culte de nos premiers parens, que Dieu lui ordonna d'annoncer aux hommes. Afin d'obtenir plus de crédit sur le peuple naturellement crédule, il se fit passer pour avoir des révélations célestes ; la mission dont il prétendait être chargé en devint plus sacrée.

Je vous ai dit que Mohammed tira sa religion de celle des juifs, et la preuve, c'est qu'il ramena les Arabes à n'adorer qu'un seul Dieu : Allah. Cet esprit souverain a créé le monde en six jours et l'a tiré du néant. Adém et Hawa, sa femme, sont aussi les premiers humains ; en mémoire de leur création, le vendredi est consacré au culte de l'Eternel. Après sa désobéissance, Hawa fut séparée d'Adém pendant cent ans, époque à laquelle elle le rejoignit près de la Mecque. Des anges vinrent en ce lieu, et dressèrent une tente à l'endroit où se trouve maintenant le Kéabé. C'est là qu'Adém reçut le précepte de la prière Namaz, et c'est à lui que l'Eternel défendit de manger la viande de porc ou de toute bête morte. Dieu ayant rappelé vers lui l'ame du premier homme, son corps fut enseveli par l'archange Michel et l'archange Gabriel récita la prière funèbre.

Comme le Dieu des chrétiens, Allah sait tout, il voit tout, il entend tout : c'est un esprit qui n'a pas eu de commencement et ne peut avoir de fin ; il est sage, puissant.

Les lois qu'il a données à son peuple



sont contenues dans le Cour'ann ; c'est la lecture par excellence, le livre de Dieu, le Code suprême, la parole sacrée. Chaque verset est descendu du ciel ; il y en a six mille six cent soixante-six renfermés en cent quatorze chapitres, lesquels sont contenus en trente sections. Voici l'origine du Cour'ann : Mohammed s'était retiré dans une grotte près de la Mecque ; il y passait les jours et les nuits en jeûnes, en prières et en méditations. Pendant qu'il était enseveli dans un saint recueillement, Gabriel parut à ses yeux et lui ordonna de lire ; le prophète n'avait aucune notion de la lecture ; l'ange le prit dans ses bras, l'y pressa avec force, et, au nom de son créateur, lui commanda une seconde et une troisième fois de lire. Alors les yeux de Mohammed s'ouvrirent à la vue des caractères sacrés. C'est ainsi que Gabriel, qui exhalait les parfums les plus exquis et dont le visage était couvert de gloire, apporta chaque feuillet du Cour'ann au nouveau prophète. On ne doit toucher à ce livre qu'avec respect et dévotion : après l'avoir baisé, on le porte au front.

Tous ceux qui ne sont point musulmans et les pécheurs musulmans après leur mort éprouvent dans leur tombe des tourmens épouvantables ; ils sont continuellement frappés avec des massues ardentes. Les justes, au contraire, y jouissent des délices spirituels. Deux anges, Munkér et Nékir, tous deux noirs et bleus, font subir un interrogatoire à tous les morts, lesquels ressusciteront un jour, jeunes et beaux, s'ils ont suivi la religion musulmane avec exactitude, difformes et horribles s'ils ont été condamnés à la réprobation éternelle.

Les bonnes et mauvaises actions sont pesées dans une balance ; elles sont écrites, pour chaque individu, dans un livre qui lui est particulier : des anges sont chargés de ce soin.

Lors du jugement dernier, tous les morts seront interrogés et jugés ; il sera

dit aux damnés : « Voilà les rebelles à » Dieu ; que la malédiction de Dieu soit » sur les rebelles, sur les impies, sur les » êtres méchans ! »

Les élus boiront de l'eau du bassin Hawouz-Kewser. Ce bassin est parfaitement rond ; il faut marcher pendant trente jours pour en faire le tour ; le lait est moins blanc que son eau ; l'odeur qui s'en exhale est plus suave que le musc ; les coupes qui l'entourent servent à puiser l'eau qui doit étancher la soif pour l'éternité.

Au-dessus de l'enfer, et plus fin que le cheveu, plus tranchant que le sabre, se trouve le pont Sirath ; l'éclair ne peut rivaliser de vitesse avec l'élus qui le passe ; le damné, au contraire, glisse et tombe au feu éternel.

Le ciel et l'enfer sont donc un article de foi pour les musulmans. Ils divisent l'enfer en sept classes de réprouvés ; le paradis en huit degrés de béatitude : le plus élevé se nomme Adnn.

Le paradis renferme quatre fleuves ; le premier roule du lait ; le second, du miel ; le troisième, du vin céleste ; le quatrième, une eau pure et délicieuse. L'enfer n'a qu'un seul fleuve dont les eaux bouillantes sont vénéneuses et amères.

Entre le paradis et l'enfer se trouve l'araf ; il représente notre purgatoire. Parmi les six classes d'hommes qu'il contient, on trouve les musulmans qui ont manqué de soumission à leurs père et mère, car le respect dû aux parens est une des plus grandes obligations des sectateurs de Mohammed ; aussi, la désobéissance des enfans est-elle un des douze péchés graves que l'acte de composition peut effacer ou diminuer. Le suicide, cette manie de nos jours, est encore compté au nombre des crimes qui attirent le plus la vengeance du ciel. Joignons-y la défense d'usurper le bien des orphelins, de faire l'usure, de voler, de boire du vin, et surtout de désertir devant l'ennemi, et nous aurons une idée du gé-



nie profond qui changea la face des choses en Arabie.

Nous prions les saints d'intercéder pour nous auprès de l'Eternel; eh bien! cette consolante idée se retrouve dans le Cour'ann : les prophètes, les bienheureux prient pour les fidèles coupables, même de grands péchés.

Le ciel peut s'obtenir par une foi vive et ardente, c'est l'opinion des docteurs sunnys.

Les dogmes musulmans renferment six articles; ils se trouvent dans cette formule : « Je crois en Dieu, en ses anges, » en ses livres, en ses prophètes, au dernier jour du jugement et à la prédestination divine, soit pour le bien, soit » pour le mal. »

Dieu est unique. Les anges sont des esprits célestes, innombrables, parmi lesquels on distingue Gabriel, Michel, Azraïl et Israfil. Les livres célestes sont au nombre de cent quatre; les plus estimés sont le *Cour'ann*, le *Pentateuque*, l'*Evangile* et le *Psautier*.

« Le plus grand des prophètes, l'être » par excellence, l'élui de Dieu, le père des » veuves, le père des croyans, » c'est Mohammed. Il a été envoyé à tous les hommes pour leur faire connaître la doctrine sainte, pour leur enseigner la véritable religion, voilà l'opinion des musulmans; cependant ils regardent Jésus-Christ comme un grand prophète, qui viendra vers la fin des tems, après l'Ante-Christ; il descendra à Ack-Minaré, l'une des flèches de la mosquée Bén-y-Ummiyé, à Damas. Mehhdy, placé après le Christ, le suivra dans ses fonctions d'imaméth.

Les patriarches, les saints de l'*Ancien Testament* prennent rang parmi les prophètes; plusieurs ont des surnoms qui les distinguent. Ainsi par le *Pur en Dieu*, ils veulent parler d'Adam; Seth se nomme l'*Envoyé de Dieu*; Enoch, l'*Exalté en Dieu*; Noé, le *Sauvé en Dieu*; Abraham, l'*Ami de Dieu*; Isaac, le *Sacrifié en Dieu*; Jacob, l'*Homme nocturne de Dieu*; Joseph,

le *Sincère en Dieu*; Job, le *Patient en Dieu*; Moïse, la *Parole de Dieu*; David, le *Vicaire de Dieu*; Salomon, l'*Affidé de Dieu*; Jésus-Christ est nommé l'*Esprit de Dieu*, et Mohammed, entre plusieurs noms, porte celui de *Prince des prophètes*.

L'islamisme est appuyé sur cinq points: 1° la profession de foi; 2° la prière Namaz; 3° la dîme aumônière; 4° le jeûne canonique; 5° le pèlerinage de la Mecque.

La profession de foi est ainsi conçue : « Je confesse qu'il n'y a point de Dieu, » sinon Dieu, et que Mohammed est le » prophète de Dieu. » Ces paroles sont celles de l'ange Gabriel.

Les fidèles vivans doivent prier pour tous les morts, soit qu'ils aient été vertueux ou méchans : cette prière funèbre est obligatoire à l'égard des musulmans, comme adorateurs d'Allah et zélateurs du Kéabé.

Tous les sectateurs de Mohammed sont soumis à des purifications; elles consistent : 1° en lavages; 2° en ablutions; 3° en lotions.

Le lavage est obligé pour les souillures matérielles, soit graves, soit légères, parce qu'elles font déchoir le fidèle de sa pureté. Afin d'éviter ces souillures, il faut avoir de préférence des habits courts, ne pas se laisser approcher par les animaux, et porter une double chaussure qui reste dans le vestibule ou à la porte de l'appartement.

Le simple frottement de la main sur un objet poli, l'eau pure, le vinaigre et la terre purifient les choses souillées.

L'ablution, ordonnée par l'ange Gabriel, est pour les souillures non substantielles mineures. On doit : 1° se laver depuis le haut du front jusqu'au gosier et derrière les oreilles; 2° mettre dans l'eau trois doigts ou la main entière que l'on porte ensuite sur la tête pour en mouiller une partie; 3° baigner la barbe avec la main; 4° laver les bras jusqu'aux coudes; 5° les pieds jusqu'à la cheville. L'ablution des pieds et des mains se fait trois



fois de suite. Il est obligatoire aussi de se rincer la bouche trois fois et de se frotter les dents avec un missvak (1).

Les ablutions (2) que l'on doit faire soi-même, hors les cas de maladie, ne peuvent être interrompues; il faut les commencer à droite, assis du côté de la Mecque, et, avant tout, invoquer Dieu: c'est le *Bessmelé*, prière qui, chez les musulmans, précède toutes les actions de la vie.

Les lotions regardent les souillures non substantielles majeures. Elles consistent à se laver d'abord la bouche et les narines, ensuite tout le corps de la tête aux pieds. Pour satisfaire à cette obligation, qui a lieu plusieurs fois par semaine, le plus pauvre village possède des bains publics, hammam (3).

Pour les purifications, on peut se servir d'eau de mer, de pluie, de neige, de glace; mais elle doit être parfaitement claire. Si les mahométans se trouvent dans un endroit aride, ils font des purifications pulvérales. Plusieurs choses sont réputées bonnes pour cet objet: le sable, la terre, la poussière, la chaux, la pierre, la cendre, etc. Mohammed en donna l'exemple à la suite de la journée Ghazwey-Merrissak.

Les mahométans regardent la prière comme un signe de reconnaissance et d'humilité envers le Créateur. La prière qu'ils croient lui être la plus agréable est la prière dominicale, Namaz; elle est rigoureusement prescrite, et doit se faire le visage tourné vers le Kéabé de la Mecque. Tout Namaz est terminé par la profession de foi et par une salutation à droite et à gauche à ses anges gardiens; la salutation est accompagnée de ces mots: « A toi le salut de paix et la miséricorde de Dieu. »

(1) Espèce d'olivier amer.

(2) Cette pratique a nécessité l'élevation de nombreuses fontaines autour des mosquées.

(3) Constantinople a grand nombre de ces établissements. Ce sont de vastes édifices continuel-

Le Namaz se dit cinq fois par jour: 1° le matin, depuis l'aurore jusqu'au lever du soleil. Les musulmans choisissent cette heure, parce qu'Adém, chassé du paradis, adressa cette prière à l'Eternel lorsqu'il vit la lumière succéder aux ténèbres.

2° A midi, lorsque le soleil commence à décliner, jusqu'à l'heure du Namaz de l'après-midi. Abraham l'institua pour remercier Dieu après le sacrifice du bouc céleste substitué à son fils *Ismael*.

3° L'après-midi, lorsque le cadran commence à projeter une ombre double de la longueur de son aiguille, jusqu'au coucher du soleil. Le prophète Jonas l'institua comme un témoignage de sa délivrance.

4° Le soir, depuis le coucher du soleil jusqu'à la prière de la nuit. Les musulmans attribuent ce Namaz à Jésus, notre divin Sauveur.

5° La nuit, depuis l'entière obscurité jusqu'au matin, en souvenir de Moïse qui le récitait, égaré dans la plaine de Vadi'y Eymenn.

Tout Namaz est précédé d'une annonce, Ezann, et de l'Ikaméth.

Les paroles de l'Ezann sont chantées gravement et par intervalles: « Dieu très-haut! Dieu très-haut! Dieu très-haut!

lement chauffés, pavés de marbre, éclairés par des coupoles élevées. La chaleur y est telle que la sueur vous coule partout le corps, aussi est-on obligé de n'avoir sur soi qu'un tablier toujours rouge ou bleu. Les purifications se font autour de grandes urnes placées de distance en distance. Assis sur des banquettes, on se verse sur la tête de grandes tasses d'eau au degré de température qui convient, puis on prend une chemise, on se couvre les épaules d'un linge et la tête d'un mouchoir, et on passe dans une antichambre. C'est une vaste pièce au pourtour de laquelle règne une estrade couverte de lits, dans lesquels on se repose et où l'on se fait servir des boissons restaurants et surtout du café. Les musulmans s'y distinguent des femmes professant une autre religion, par la magnificence qu'elles déploient. Les baigneuses attachées à ces établissements ont beaucoup d'adresse pour soigner et tresser les cheveux.



» Dieu très-haut ! J'atteste qu'il n'y a  
 » point de Dieu, sinon Dieu ; j'atteste  
 » qu'il n'y a point de Dieu, sinon Dieu.  
 » J'atteste que Mohammed est le pro-  
 » phète de Dieu ; j'atteste que Moham-  
 » med est le prophète de Dieu. Venez à  
 » la prière ; venez à la prière. Venez au  
 » temple du salut ; venez au temple du  
 » salut. Grand Dieu ! grand Dieu ! Il n'y  
 » a point de Dieu, sinon Dieu. »

L'Ezann est annoncé du haut des mi-  
 narets par le muezzin, qui, debout, doit  
 avoir les mains élevées et ouvertes, le  
 pouce dans les oreilles, les yeux fermés  
 et le visage dirigé du côté du Kéabé. Il  
 tourne sa figure à droite et à gauche lors-  
 qu'il dit : « Venez à la prière, venez au  
 » temple du salut. »

L'Ikaméth se récite sans pause et sans  
 chant (1).

Les voyageurs et les malades seuls sont  
 plus ou moins dispensés de la prière do-  
 minicale.

Tout fidèle qui meurt sans avoir satis-  
 fait aux Namaz a péché gravement ; la  
 succession du défunt paie une certaine  
 quantité de froment, comme expiation  
 aumônière.

M<sup>me</sup> STÉPHANIE ARNOULD.

(1) La plupart des mosquées sont ornées de  
 riches colonnes de marbre, de vert antique, de  
 porphyre. Elles n'ont pour ornement que des  
 lampes et des lustres, la loi défendant très-ri-  
 goureusement les images soit en peinture, soit  
 en sculpture. Tous les temples musulmans ren-  
 ferment un autel, mihhrab ; c'est une niche pra-  
 tiquée dans le mur et qui indique la position de  
 la Mecque. La tribune des Muezzins, Mahfil-  
 Muezzin, est à la gauche de l'autel ; à droite est  
 la chaire (kursy) des prédicateurs. Les grandes  
 mosquées possèdent une seconde chaire pour le  
 prône de l'office solennel des vendredis et des  
 deux fêtes du Beyram. Les chaires sont inconnues  
 dans les mosquées, on s'assied sur des nattes ou  
 sur des tapis.

Les femmes âgées seules peuvent assister dans  
 les temples à la prière dominicale : elles ont des  
 tribunes particulières, garnies de jalousies.

## Littérature Française.

### REVUE LITTÉRAIRE.

*Mémoires et Souvenirs de M<sup>me</sup> la comtesse  
 Merlin, tom. III et IV.*

Nous avons quitté M<sup>me</sup> la comtesse Mer-  
 lin presque au moment de son mariage.  
 A cette même époque, la comtesse de  
 Jarucco tomba sérieusement malade ; les  
 soins assidus de sa fille ne purent la sau-  
 ver : elle mourut. Un second événement,  
 non moins important dans la vie d'une  
 femme que la perte de ceux qui lui sont  
 chers, vint distraire M<sup>me</sup> Merlin de sa  
 douleur : ce fut la naissance de sa fille.

Ce bonheur d'être mère, vivement dé-  
 siré, faillit lui coûter bien cher : elle fut  
 deux mois entre la vie et la mort. Une  
 maladie nerveuse avait tari son lait, et  
 pourtant elle persistait dans le fol espoir  
 de pouvoir un jour nourrir son enfant ;  
 enfin elle dut y renoncer, vaincue non  
 par ses propres souffrances, mais par le  
 dépérissement de sa Thérèse.

A peine M<sup>me</sup> Merlin entra-t-elle en con-  
 valescence qu'elle se vit en butte à de nou-  
 velles épreuves ; la perte de la bataille de  
 Salamanque venait d'amener les Anglais  
 à deux journées de Madrid. Dans cette  
 occurrence, le conseil du roi décida qu'on  
 devait évacuer la capitale, et se replier  
 sur le royaume de Valence. Cette déter-  
 mination fut prise à neuf heures du soir,  
 le 9 août, et le 10, à deux heures du  
 matin, il fallait être prêt au départ.

En peu d'instans, les moyens de trans-  
 port devinrent difficiles à se procurer.  
 M<sup>me</sup> Merlin, que la position de son mari  
 mettait au-dessus de semblables embar-  
 ras, était tourmentée par une inquiétude  
 non moins cruelle. La nourrice de sa fille  
 n'allait-elle pas refuser de suivre les Fran-  
 çais ? Tout le peuple espagnol haïssait la



domination étrangère, et celui qu'on soupçonnait de pactiser avec elle se croyait en butte aux malédictions des prêtres, aux poignards des assassins ! D'ailleurs tous, quelles que fussent leurs opinions, avaient foi dans la cause de la patrie, et Anna Pepa pouvait se refuser à un voyage qui devait, selon les pressentimens des gens de sa classe, se changer en un exil éternel. Cette femme cependant consentit à ne point quitter son nourrisson, à la seule condition que son mari, mauvais domestique, toujours sans place, entrerait au service du général Merlin.

La retraite commença le 10 août. Pendant les trois premiers jours, on ne fit que neuf lieues de France ; la multitude des voyageurs entravait la marche : des générations s'expatriaient, tous fuyaient l'implacable vengeance des nationaux.

A Aranjuez, le roi et l'armée cessèrent de suivre la même route que le convoi : l'armée dut se maintenir à une distance de deux ou trois lieues, en marchant à travers champ. On cheminait par une chaleur de trente degrés ; pas un nuage au ciel, pas un feuillage sur la route ! On faisait ainsi six ou sept lieues de France, depuis quatre heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Les bêtes de somme, qui portaient les bagages, enfouaient jusqu'aux jarrets dans un sable fin qui les empêchait d'avancer.

A mesure que l'on s'éloignait de Madrid, la disette d'eau et de vivres devenait plus grande ; les villages étaient abandonnés et dévastés ; les puits et les citernes comblés par les guérillas qui, répandus sur la route, précédaient le convoi pour tout détruire sur son passage, épiaient, sur ses flancs et à l'arrière-garde, les malheureux que la fatigue ou la perte de leur monture écartaient du gros de la troupe pour les massacrer impitoyablement.

M<sup>me</sup> Merlin supportait avec patience et courage les fatigues et les privations. Sa résignation offre un bel exemple aux per-

sonnes de son sexe qui se croient incapables du moindre effort généreux, comme si Dieu avait jamais refusé aux femmes, même aux plus délicates, les forces nécessaires au moment du danger. Cependant la jeune comtesse était tourmentée d'une cruelle inquiétude, elle tremblait que la santé d'Anna Pepa ne s'altérât, ou que cette femme, effrayée de tant de misère, ne finit par l'abandonner. Que devenir alors avec un enfant âgé de six semaines, hors d'état de prendre d'autre nourriture que le lait de sa nourrice !

A Villatabas, à trois journées de marche depuis Aranjuez, M<sup>me</sup> Merlin commençait à se livrer au sommeil lorsqu'elle fut éveillée par le bruit des pas de plusieurs chevaux entrant au galop dans la cour de sa maison, la dernière à la sortie du village. Étaient-ce des guérillas, qui, profitant de la nuit, venaient se jeter sur ce troupeau de gens endormis ? On frappe à la porte de la maison, M<sup>me</sup> Merlin effrayée s'élance de son lit, prend son enfant dans ses bras, et ainsi armée de tout ce qu'une mère a de force et de courage, elle attend de pied ferme ses visiteurs nocturnes... C'était le général Merlin, suivi de deux ordonnances ; il savait que le convoi avait manqué de vivres dans la journée, il en apportait un peu à sa femme !

C'était un grand acte de force et de dévouement que faisait là le général : après une fatigante journée de marche à cheval, quand toute l'armée songeait au repos, partir, suivi seulement de deux hommes, faire trois lieues à travers champs, exposé sans cesse aux coups des guérillas embusqués derrière toutes les haies, aux coins de toutes les murailles, et repartir ensuite, pour se trouver auprès du roi au moment où la garde royale, dont il était capitaine-général, recevait l'ordre du départ ! Ce tour de force fut renouvelé toutes les nuits, pendant les vingt-un jours que dura ce cruel voyage.

L'eau manqua bientôt tout-à-fait : pen-



dant plusieurs jours, hommes et animaux n'eurent pour se désaltérer que les ruisseaux fangeux qui entouraient les villages. On entendait retentir de tous côtés ces cris déchirans articulés en français et en espagnol : De l'eau ! au nom de Dieu, de l'eau ! je me meurs ! Le comte Merlin était alors la providence de sa femme et de son enfant. Bien que l'armée souffrît aussi de la disette, il trouvait le moyen d'apporter chaque nuit un peu d'eau à la comtesse ; mais malgré ces secours, la fatigue, l'inquiétude, les privations influèrent visiblement sur la santé d'Anna Pepa ; son lait diminuait : s'il allait se tarir ! Pour comble de malheur, la marche du convoi allait toujours en ralentissant, une grande mortalité frappait les chevaux et les mulets qui ne pouvaient résister à la soif. Il fallait donc attendre les malheureux qui suivaient à pied, les laisser en arrière c'était les vouer à la mort !

A Chinchilla, on devait défilé sous le feu du fort qui domine la route et une partie de la campagne. Afin de diminuer le danger, on ne se mit en marche qu'à minuit. Peu de temps après, on se trouva en face du fort, et chacun à son tour dût passer lentement pour recevoir l'épreuve du feu ! M<sup>me</sup> Merlin était au fond de sa calèche, attendant qu'une balle bien dirigée vint mettre un terme à son voyage. « La peur de mourir ne m'occupait pas, dit-elle, car je tenais mon enfant entre mes bras, ma fille dormait d'un sommeil paisible, des balles sifflaient sur sa tête, et sa mère ne pouvait rien pour elle ! »

Le convoi, déviant de sa route autant que le terrain le permettait, resta toujours à portée du feu de l'ennemi ; sans l'obscurité qui l'empêchait de diriger ses coups, le massacre eût été affreux ! Cette terrible épreuve fut la dernière ; bientôt les Français atteignirent le royaume de Valence ; beau pays, riche, fertile, que la sage et paternelle administration du maréchal Suchet avait su préserver de l'insurrection. A Valence la belle, on

pouvait espérer quelque repos, même quelques plaisirs ; le maréchal Suchet s'empressa de faire au roi Joseph les honneurs de son gouvernement. M<sup>me</sup> Merlin employa le temps de son séjour à Valence à visiter les monumens mauresques et les églises de cette ville.

L'armée et la cour se seraient volontiers accommodées de la vie que l'on menait dans ce beau pays ; mais les évènements politiques marchaient et il fallait les suivre. La réunion des troupes du maréchal Soult avec celles du roi donnait à ce prince le moyen de reprendre l'offensive vis-à-vis des Anglais. Joseph allait rentrer dans sa capitale, et, selon toute apparence s'y maintenir avec succès. Cependant on ne pouvait pas se dissimuler qu'une guerre acharnée était allumée sur tous les points du royaume. Alors la plupart des officiers français, les Espagnols les plus compromis, songèrent à mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfans, auxquels ils sauvèrent ainsi la dernière et désastreuse retraite de Vittoria. Ce fut avec un vif sentiment de douleur que M<sup>me</sup> Merlin apprit de son mari qu'elle devait dans peu partir pour la France. L'expression de ses regrets termine ses intéressans *Mémoires*.

Le quatrième volume est entièrement consacré à un petit roman ; l'histoire de la mère *Santa Inès*. Je voudrais pouvoir donner à cette composition autant et d'aussi justes éloges que j'en ai donnés aux *Mémoires*. Mais, dans le *Journal des Demoiselles*, ma critique ne doit pas être seulement littéraire : le talent qu'un auteur a mis dans un ouvrage ne suffit pas pour que je vous le recommande, il faut encore que la morale y trouve son compte.

Contes et récits ; 2 volumes in-12 ; par M<sup>me</sup> Cherbuliez. Chez M. Ab. Cherbuliez, rue Saint-André-des-Arcs, 30.

Dans ces contes de M<sup>me</sup> Cherbuliez, l'utile est joint à l'agréable, la raison



au sentiment. Ils offrent, comme tous les ouvrages du même auteur, d'excellentes lectures à la jeunesse.

Je recommande surtout la nouvelle intitulée, *une Belle Action*. Auguste Delbon n'est point un pourfendeur de montagnes, c'est le héros d'un temps où les lois pouvoient autant que possible à la sécurité des citoyens, où les guerres longues et acharnées ne sont presque plus possibles, mais où les souffrances inhérentes à notre ame, comme certaines maladies le sont à notre corps, se replient sur la vie domestique qu'elles torturent. De ces épreuves naît le courage moral, autant au-dessus de la bravoure, que l'ame et l'intelligence sont au-dessus du corps. Ces exploits guerriers sont naturels à l'homme ainsi qu'à tous les animaux forts et courageux; il est même des organisations brutales et irréfléchies pour lesquelles

elles sont un amusement; mais imposer silencieusement et une à une toutes ses jouissances, résister aux séductions de l'amour-propre, à celles de la compassion, être constamment fils respectueux, mais ferme, vis-à-vis d'un père coupable et insensé, travailler pour payer les créanciers de ce père, leur abandonner une somme de cinq cent cinquante mille francs acquise à la sueur de son front, lorsque la loi vous a déclaré libéré envers eux, par l'abandon de tout ce que votre père possédait au jour de sa faillite, c'est là l'héroïsme de nos jours. Le récit de cette série d'actions courageuses est fait d'une manière si simple et si touchante, qu'il est impossible de le lire sans avoir les yeux mouillés de larmes.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

---

### Littérature étrangère.

Dominique Burchiello, le poète le plus bizarre et le plus extravagant qui peut-être ait jamais écrit, vivait à Florence, sa patrie, au commencement du XV<sup>e</sup> siècle. Fils d'un barbier nommé Jean, il n'avait lui-même reçu d'autre nom que celui de Dominique: il se nomma dans la suite Burchiello, sans que l'on puisse savoir ce qui lui fit choisir ce surnom. Il tenait sa boutique de barbier dans le quartier de Calimata. Cette boutique devint si célèbre qu'on n'a pas dédaigné de la peindre

sur l'une des voûtes de la galerie de Médicis. On l'y voit partagée en deux pièces; dans l'une on fait la barbe, tandis que dans l'autre on fait des vers et l'on joue des instrumens. Le portrait de Burchiello est peint au-dessus de sa boutique; c'était le rendez-vous des beaux-esprits de ce temps-là, qui s'amusaient des folies et des traits d'originalité du barbier poète. Quelques auteurs l'ont représenté comme un vil bouffon, d'autres lui ont donné un caractère estimable avec un tour d'esprit malin et satirique qui se couvrait du masque de la folie pour dire librement la vérité.

Burchiello mourut à Rome en 1448.



FRAGMENT ITALIEN.

SONETTO GIOCOSO.

LA FORMICA VIAGGIATRICE.

Andando la formica a la ventura  
Giunse dov' era un teschio di cavallo,  
Il qual le parve senza verun fallo  
Un Palazzo Real con belle mura :  
E quanto piu cercava suo misura  
Si gli pareva più chiaro che cristallo,  
E si diceva : egli è più bello stallo  
Ch' al mondo mai trovasse creatura.  
Ma pur quando si fu molto aggirata,  
Di mangiare le venne gran desio,  
E non trovando, ella si fu turbata :  
E diceva : egli è pur meglio che io  
Ritorni al buco dove sono usata,  
Che morte aver : però mi vo con Dio.  
Così voglio dir io :  
La stanza è bella, avendoci vivanda;  
Ma qui non è, se alcun non ce ne manda.

BURCHIELLO.

SONNET PLAISANT.

LA FOURMI VOYAGEUSE.

La fourmi allant à l'aventure  
arriva près d'une tête de cheval  
qui lui parut, sans aucun doute,  
un Palais Royal avec de belles murailles.  
Plus elle l'observait, plus l'extérieur  
lui paraissait clair comme du cristal,  
et elle disait : c'est la plus belle chose  
qu'une créature puisse trouver en ce monde.  
Mais, pourtant, quand elle eut bien tourné au-  
de manger lui vint grand désir ; [tour,  
alors ne trouvant rien, elle se sentit troublée,  
Et dit : il vaut mieux retourner  
au trou d'où je suis sortie que de mourir ici.  
A cause de cela, je m'en vais à la garde de Dieu,  
aussi je dirai :  
la place est belle pour y vendre des mets, mais  
il n'y en a pas si chacun n'en apporte.

M<sup>lle</sup> F. R.

Éducation.

LES FEMMES ILLUSTRES.

GALERIE NATIONALE.

Marguerite de Valois.

(6<sup>e</sup> TABLEAU.)

Nous sommes en 1525, à Madrid, dans la capitale de toutes les Espagnes, et nous pourrions dire en même tems des Allemagnes ; car le puissant empereur qui y règne, Charles-Quint, réunit à la fois sur sa tête les deux couronnes impériale et royale. Figurez-vous un sombre bâtiment plus noir que les sombres monastères dont Madrid la sainte est hérissée. Autour de lui, tout n'est que mystère et

silence. Le pas de quelques sentinelles qui en défendent l'approche retentit seul par intervalles, et le fer poli de leur halberde, luisant dans la demi-obscurité du crépuscule, suffit à éloigner les curieux.

À la plus haute fenêtre de cette prison, un homme, dont le visage est encore éclairé par les derniers reflets du soleil couchant, étend sa vue du côté de la France, à travers d'épais barreaux qui lui coupent le paysage comme les cases d'un damier ; il soupire en apercevant au loin quelques oiseaux qui fendent l'air joyeusement, ou les ondes du Mançanarès qui roulent en liberté, calmes et limpides, au pied de la triste tour dans laquelle ce prisonnier est retenu captif.

Or, cet homme n'est point un prisonnier ordinaire ; c'est un roi grand comme un chêne, fils d'une des plus vieilles monarchies européennes, ayant dans les veines du sang de tous les rois et du lait de toutes les reines ; c'est le vainqueur de



Marignan, le vaincu de Pavie, le chevalier armé par Bayard, l'hôte et le rival du successeur de Charlemagne, de ce prince, comme dit Brantôme, *victorieux de plus de mil, libérateur d'Allemagne, pacificateur de l'Inde, arbitre des rois et du monde*; cet homme enfin n'est rien moins que François I<sup>er</sup> de France.

Tout-à-coup, au moment où l'ame du prisonnier semblait en proie aux plus poignantes tristesses, un son lointain de mandoline vint frapper le pied des murs de la prison, et s'élevant d'étage en étage, courut éveiller par son motif musical l'attention du noble captif.

Bientôt, quand le roi eut un peu recueilli ses souvenirs : « Oh ! c'est là un » air qui vient de France ! s'écria-t-il ; » un air que je chérissais dans mon Louvre..... Ma mère ! mes enfans ! mon » peuple !... »

Et le musicien inconnu, poursuivant toujours, acheva plusieurs fois sa phrase durant que le malheureux roi, collé comme une bête fauve aux grilles de sa prison, essayait, avec des yeux de lynx, de percer l'opacité des ténèbres qui envahissaient jusqu'au sommet du donjon. Soudain, au moment où François I<sup>er</sup> désespérait presque de savoir si c'était au hasard seul qu'était due l'audition du chant populaire qui venait de le remuer si cruellement, ou si peut-être ce n'était pas là un signal destiné à indiquer l'heure de sa délivrance, une femme, s'élancant de derrière l'une des demeures qui avoisinaient la prison, accourut jusqu'au pied de la muraille, et arrachant le voile blanc qui couvrait son visage, l'agita en l'air comme salut au prisonnier ; puis, lui criant d'une voix ferme : « Espoir et courage ! » disparut avec vitesse au bruit des menaces des gardes.

A cette voix bien connue de son cœur et de son oreille, au port, au geste, à la taille de cette femme, François I<sup>er</sup> reconnut la *Marguerite des Marguerites*, cette sœur qui l'aimait tant ; et ébranlant

avec vigueur le treillage de sa prison, il fit retentir sa cage de pierre de ces deux mots par lesquels il avait coutume de désigner cette princesse : *Ma mignonne !*

Le roi ne s'était point trompé ; la duchesse d'Alençon avait en effet quitté le royaume de France pour venir traiter de la liberté de son frère avec Charles-Quint ; et c'était bien sa voix chérie qui avait résonné à l'oreille du prisonnier.

Dès le lendemain, Marguerite fit annoncer hautement son arrivée de France à la cour ; car, bien qu'étant partie avec un sauf-conduit de l'empereur, elle avait voyagé incognito, et, dans son impatience d'être utile à son frère, n'avait point voulu tarder, même d'une nuit, à lui faire savoir sa venue. C'est ce qui explique très-bien la vive affection que lui porta toujours François I<sup>er</sup>. Cette affection allait si loin également de la part de Marguerite, que Brantôme rapporte que cette princesse, modèle d'amitié fraternelle, ayant appris que le roi était fort malade dans sa prison, s'écria : « Qui » conque viendra à ma porte m'annoncer » la guérison du roy mon frère, tel cour- » rier fut-il, las, harassé, fangeux et » malpropre, je l'irai baiser et acco- » ler comme le plus propre prince et gen- » tilhomme de France ; et qu'il auroit » faute de lit, et n'en pourroit trouver » pour se délasser, je luy donnois le » mien et coucherois plus tôt sur la dure » pour telles nouvelles qu'il m'apporte- » roit (1). »

(1) Brantôme, qui prête quelquefois ses propres paroles aux personnages qu'il met en scène, n'a point inventé celles-ci, puisque nous les retrouvons, et presque avec les mêmes termes, dans une des *Chansons spirituelles* de Marguerite. Voici les vers de cette princesse :

Oh ! qu'il sera le bien venu  
Celui qui frappant à ma porte,  
Dira : « Le roy est revenu  
» En sa santé très-bonne et forte ! »  
Alors sa sœur plus mal que morte



Dans les premiers jours qui suivirent l'arrivée de cette médiatrice, Charles-Quint, qui avait bonne envie de profiter de sa victoire pour imposer à son rival les plus dures conditions, laissa Marguerite converser librement avec son frère, dans l'espérance qu'elle le déterminerait à céder à ses demandes ; mais il fut trompé dans son attente. Aussi bonne Française qu'elle était bonne sœur, la duchesse d'Alençon ne conseilla au roi aucune action dont il eût eu à rougir ; elle l'engagea au contraire à tout souffrir plutôt que de consentir au démembrement de son royaume.

Charles-Quint, furieux de se voir ainsi trompé, résolut d'essayer si la rigueur envers son captif n'amènerait pas d'autres résultats. Il fit traiter plus sévèrement François I<sup>er</sup>. On retira à ce prince le peu de liberté dont il jouissait, et on voulut le priver (du moins jusqu'à ce que ses dispositions fussent changées) de toute communication avec sa sœur. Celle-ci, dès qu'elle eut appris ce caprice de Charles-Quint, se rendit, poussée par l'amour qu'elle portait à son frère, auprès du puissant empereur, et lui parla « si bravement, si honnêtement aussi sur » le mauvais traitement qu'il faisoit au » roi son frère, qu'il en fut tout étonné, » lui remontrant son ingratitude et la félonie dont il usoit, lui, vassal, envers » son seigneur, lui reprochant la dureté » de son cœur pour être si peu piteux à » l'endroit d'un si grand roy et si bon ; » et qu'usant de cette façon, ce n'étoit » pas pour gagner un cœur si noble et si » royal que celui du roy son frère et si » souverain ; et quand bien même il » mourroit pour son rigoureux traitement, la mort n'en demeurerait impunie, ayant des enfans qui quelque jour » deviendroient grands, qui en feroient la » vengeance signalée. »

Courra baiser le messager  
Qui telles nouvelles apporte  
Que son frère est hors de danger.

Brantôme, auquel j'emprunte les phrases que je viens de citer, ajoute : « Ces » paroles, prononcées si gravement et de » si grosse colère, donnèrent à songer à » l'empereur ; si bien qu'il se modéra et » visita le roy, et lui promit force belles » choses qu'il ne tint pas pourtant pour » ce coup. »

Marguerite ne se borna pas à exercer seulement sur la personne de l'empereur, dans l'intérêt de son frère, la séduction du talent et de la beauté. Elle prit la même puissance sur les gens du conseil impérial, si bien que « par son beau dire, » elle s'en rendit plus agréable qu'o- » dieuse ni fâcheuse, et elle fit tant, que » ses raisons furent trouvées bonnes et » pertinentes, et demeura en grande estime de l'empereur, de son conseil et » de sa cour. »

Malheureusement, l'obstination de Charles-Quint à voir adopter les premières propositions qu'il avait faites, et sa persistance à n'accéder à aucune autre offre, déjouèrent, en apparence du moins et pour l'instant, l'habileté de Marguerite. Cette princesse ayant même appris que l'empereur avait le projet de la faire arrêter si elle séjournait à Madrid plus long-tems que le sauf-conduit qui lui avait été accordé ne le prescrivait, fut obligée de s'enfuir et de traverser l'Espagne à marches forcées, encore n'atteignit-elle la frontière de France que le soir du jour même où le sauf-conduit expirait.

Cependant, son voyage à Madrid ne fut point inutile à François I<sup>er</sup>. Marguerite releva le moral de son frère, qui depuis la défaite de Pavie avait toujours été en faiblissant, et lui inspira cette résolution courageuse d'abdication en faveur de son fils, ce qui força Charles-Quint, dans la crainte de perdre ainsi toute rançon, à mettre fin un peu plus tard à la détention de son prisonnier.

François I<sup>er</sup> fut si reconnaissant des



services de sa *mignonne*, que dans l'acte dont je viens de parler, il la substitua à sa mère pour être, en cas de maladie ou de mort, régente du royaume et gouvernante du dauphin. Du reste, il paraît que la *Marguerite des Marguerites* s'entendait fort bien aux affaires d'état, non seulement en Espagne, mais encore en France. Le chroniqueur que j'ai cité déjà plusieurs fois nous apprend qu'elle était fort habile à traiter avec les ambassadeurs qu'on envoyait au roi son frère, et, poursuit-il, « à leur tirer les vers du nez ; dont disait le roy qu'elle lui assistoit beaucoup. »

Marguerite avait épousé en 1509 le duc d'Alençon, mort en 1525 sans laisser de postérité. De retour en France, alors âgée de trente-trois ans (elle était née à Angoulême en 1492), Marguerite resta à la cour jusqu'en 1527, époque à laquelle son frère la maria au roi de Navarre Henri d'Albret, deuxième du nom. Elle eut de ce prince un fils qui mourut en bas âge, et une fille du nom de Jeanne, qui fut la mère de Henri IV.

Une fois devenue reine de Navarre, Marguerite, à laquelle son frère avait, pour son alliance avec Henri d'Albret, accordé de grands avantages, s'appliqua de toute son ame à rendre ses sujets heureux. Ainsi, par exemple, cette femme, qui avait vécu jusqu'alors dans la cour la plus légère de toutes, la moins portée aux améliorations matérielles, et surtout la moins soucieuse du bonheur ou de la misère du peuple, appela, à force d'argent, dans ses provinces du Béarn (pays fertile par lui-même, mais pauvre et en partie inculte), des laboureurs et des artisans qui y manquaient. De concert avec le roi son mari, elle encouragea l'instruction que son frère faisait si bien fleurir à Paris, quoiqu'il n'eût pas le pouvoir d'empêcher la Sorbonne d'exiler ou de proscrire quelques savans ; elle fortifia les châteaux, embellit les villes, établit des lois fort sages qui se sont conservées dans les montagnes Pyrénéennes

jusqu'en 1789 ; et, chose bien remarquable, à une époque où l'on brûlait sur la place Maubert le savant et malheureux Étienne Dolet, pour avoir traduit Platon, elle poussa la tolérance religieuse jusqu'à favoriser les luthériens, ou du moins, à empêcher qu'ils ne fussent persécutés dans ses états.

Cette action si raisonnable, qui nous paraît si simple aujourd'hui, souleva contre elle bien des clameurs. Les théologiens firent courir des satires contre sa personne, et l'on joua au collège de Navarre une comédie dans laquelle elle était transformée en *furie d'enfer*. La Sorbonne alla plus loin encore. Marguerite ayant fait paraître son livre intitulé : *le Miroir de l'ame pécheresse*, livre tout pieux et tout moral, les docteurs censurèrent amèrement cet ouvrage, et menacèrent de le condamner au feu. On ne sait trop si leur zèle ne serait point allé plus loin. Heureusement on fit emprisonner les plus véhémens, ce qui calma les autres. Enfin, le penchant de Marguerite en faveur des protestans lui suscita des ennemis jusqu'au près de son propre frère. Le connétable de Montmorency, discourant sur l'hérésie un jour avec le roi, ne craignit pas de lui dire que s'il voulait exterminer les hérétiques, il fallait qu'il commençât par ses plus proches parens, entre autres par sa sœur. François I<sup>er</sup> répondit : « Ne parlons point de celle-là ; » elle m'aime trop, et ne croira jamais » que ce que je croirai, et ne prendra » jamais de religion qui préjudicie à mon » état. »

En effet, cette princesse n'a jamais abandonné la religion de ses pères, et les sentimens qu'elle manifesta à ses derniers momens le confirment encore.

Dès son jeune âge, Marguerite de Valois, qui était issue de la famille d'Orléans, laquelle avait déjà comblé un grand poète dans son sein (Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, père de Louis XII, qui par suite de la désastreuse bataille d'A-



zincourt, fut retenu vingt-cinq ans prisonnier en Angleterre); (1) dès son jeune âge, disons-nous, Marguerite montra une grande propension pour les belles-lettres. C'est ce qui fait dire à Brantôme qu'elle fut une princesse « de très-grand esprit » et fort habile, tant de son naturel que » de son acquisitif, aimant et conversant » du temps de sa grandeur ordinaire- » ment à la cour, avec les gens les plus » sçavans du royaume de son frère, qui » tous l'honoroiert tellement, qu'ils l'ap- » peloient leur Mécénas; et la plupart de » leurs livres qui se composoient alors » adressoient à son frère, qui étoit bien » sçavant, ou à elle. » Celui d'entre eux qui paraît surtout avoir pénétré le plus avant dans l'intimité de Marguerite est le célèbre Clément Marot, d'abord valet de chambre de cette princesse, et ensuite attaché à la personne du roi en cette qualité. Poète d'instinct et de nature, sans étude comme sans travail, Marot, qui, selon l'énergique expression d'Étienne Pasquier, *semblait avoir apporté la poésie du ventre de sa mère*, se trouva mêlé, grâce à son esprit et à sa charge, à tous les plaisirs, et à la familiarité des cours de Navarre et de France. Monté à l'âge de quinze ans sur les tréteaux des *Enfans sans souci*, il devint page et puisa dans le commerce de la cour une délicatesse d'expression, une verve de bon goût, qui devaient en effet le faire chérir d'une reine qui écrivait des comédies,

(1) Puisque nous venons de parler de ce vieux poète, qu'on nous permette de citer de lui une pièce qui pourra donner une idée de la versification française au quatorzième siècle.

DU TEMPS RENOUVEL.

Le temps a laissé son menteau,  
De vent de froidure et de pluie,  
Et s'est vestu de broderie,  
De soleil riant, cler et beau.  
Il n'y a beste ne oyseau  
Qu'en son jargon ne chante et crie;  
Le temps a laissé son menteau  
De vent de froidure et de pluie.

et d'un roi qui faisait des vers. Ne soyons donc pas étonnés de la familiarité qui règne entre ces maîtres puissans et leur humble valet de chambre. En effet, Marot appelle la reine de Navarre *son registre*, parce qu'elle savait tous ses vers et qu'il connaissait tous les siens, et *sa sœur d'alliance*, parce qu'elle le comblait de bontés.

Les savans lui prodiguaient leurs flatteries. L'un d'eux, par un jeu de mots tiré du nom de cette princesse, l'appelle une *perle* (margarita) *surpassant en valeur les perles de l'Orient*, un autre lui donne le nom de *dixième muse*; un troisième, lui adressant une dédicace *fleurie*, dit qu'elle est la plus belle *marguerite des champs de France*; enfin celui-ci l'appelle *la Marguerite des Marguerites*, et l'on alla jusqu'à frapper des médailles en son honneur.

Bien que la postérité ait beaucoup rabattu de ces éloges, il en est resté encore un assez grand nombre pour composer à la reine de Navarre une belle couronne poétique.

« Marguerite de Valois, dit le seigneur » de Bourdailles, composa ses *Nouvelles*, » la plupart dans sa litière en allant par » le pays. Je l'ai ouï ainsi conter à ma » grande mère, qui alloit toujours avec elle » dans sa litière comme sa dame d'hon- » neur, et lui tenoit l'écritoire, et les » mettoit par écrit aussitôt et habilement » ou plus que si on lui eût dicté. »

Brantôme ajoute qu'elle faisait très-bien les devises en français, en latin et en autres langues, pour les lits et tapisseries. Comme il ne nous en est parvenu aucune, nous ne savons si elles avaient plus de décence que ses contes, mais le ton et l'esprit qu'on y rencontre étaient alors ceux des plus hautes sociétés. Marguerite est donc excusable de les avoir employés; en retour, il faut reconnaître que si, comme le dit Duclos, les femmes vertueuses ne se fâchent jamais de la liberté des paroles de cette princesse, les femmes vertueuses de son temps abu-



saient un peu dans leurs paroles des privilèges de la vertu. Après tout, pour justifier complètement la liberté qu'a prise Marguerite dans quelques-uns de ses *Bons Propos*, il suffit de rappeler que dans leurs sermons, la plupart des prédicateurs de son tems n'étaient guère moins audacieux, et que plusieurs, Olivier Maillard entre autres et Menot, allaient même beaucoup plus loin.

Quant aux œuvres poétiques de la reine de Navarre, elles se composent d'un assez grand nombre de pièces, la plupart imprimées d'abord séparément, et qui ont été réunies ensuite dans le recueil intitulé : *Marguerite de la Marguerite des princesses, très-illustre royne de Navarre*, par Symon Silvius de la Haye, escuier, son valet de chambre. En général, il y a dans ces poésies une élégante mollesse, une souplesse de formes et de pensées ; mais ce qui frappe le plus chez une femme si fort adulée, c'est la modestie dont elle fait preuve. Voici en effet les premiers vers de l'épître mise par Marguerite en tête de son *Miroir de l'ame pécheresse* :

Si vous lisez cette œuvre toute entière,  
Arrestez-vous sans plus à la matière  
En excusant le rythme et le langage  
Voyant que c'est d'une femme l'ouvrage  
Qui n'a en soi science ne savoir,  
Fors un désir que chacun puisse voir, etc.

La première partie des œuvres de la reine de Navarre est formée de poésies pieuses, chose assez remarquable chez l'auteur de l'*Heptaméron*. Ces pièces ont pour titre : l'*Oraison de l'ame fidèle*, le *Triomphe de l'Agneau*, etc. ; et il n'est pas jusqu'à ses chansons qui ne portent le nom de *Chansons spirituelles*. De fait, à l'exception d'une ou deux d'entre elles, relatives à la maladie ou à la captivité du roi, le reste peut passer aussi bien pour des cantiques que pour des chansons, ce qui ne laisse pas d'être regrettable, car le rythme de ces vers est ingénieux et varié. Cette princesse faisait jouer à sa cour par ses dames d'honneur et ses che-

valiers les comédies et les pastorales qu'elle composait. C'était la comédie de la *Nativité de Jésus-Christ*, celle des *Innocens*, de l'*Adoration des Trois Rois* ou du *Désert*, qui, malgré leur nom de comédies, sont de véritables *mystères*, c'est-à-dire des pièces graves et sérieuses.

Le second volume des poésies de Marguerite de Navarre, ainsi que le premier, imprimé en 1547, renferme ses pièces profanes.

Tel est l'ensemble des œuvres de cette princesse, qui, savante, vive, spirituelle, jolie, avait une bonté tolérante, l'amour des talens et le besoin de les produire. On nous pardonnera, je l'espère, d'avoir consacré à cette femme, qui cultiva les lettres et les protégea contre la persécution des insensés qui poursuivaient la science comme ennemie de Dieu et du trône, quelques souvenirs prolixes, et de l'avoir désignée à la reconnaissance, à l'admiration et à l'amour des gens qui écrivent. C'est une chose si rare et si digne d'éloges que cette reine douée d'une ame forte et douce, s'en allant héroïquement partager les périls et la captivité de son frère, qui subissait les calomnies de la Sorbonne, et s'exposait aux outrages des pédans de collège parce qu'elle fournissait des secours à Érasme, au savant Lefèvre d'Étaples, à Pierre Caroli, à Quintin, au fougueux ministre Sainte-Marthe, à Calvin et à Marot, que nous ne pouvions faire autrement que d'arrêter sur elle nos regards ! D'ailleurs, Marguerite a trop marqué comme écrivain pour que nous puissions passer légèrement sur ses œuvres. Les qualités qu'on y remarque lui appartiennent en propre ; ses défauts furent ceux de son siècle : excusons-la de n'avoir point su s'en affranchir. C'est déjà bien assez qu'à une époque où la langue ni le style n'étaient point encore formés, elle ait su se créer des beautés particulières.

Marguerite mourut au château d'Odos, en Béarn, au mois de décembre



1549. Celui qui écrit ces lignes a vu sur un des rochers de ce beau pays, qu'il a long-temps parcouru, une inscription funéraire gravée en souvenir de cette reine célèbre, par les simples habitans de ces montagnes. La vue de ces quelques mots burinés à tout jamais sur le roc par la main d'une population reconnaissante, même après deux siècles de distance, lui a semblé la plus belle oraison funèbre que pût ambitionner un souverain, et le plus bel éloge de la morte, dont il vient d'essayer d'esquisser la vie !

ACHILLE JUBINAL.

## Le Berceau de Moïse.

### I.

Israël s'était multiplié comme le sable sur le bord de la mer, car la bénédiction de l'Éternel se répandait sur lui. Les ossemens de Joseph reposaient dans la terre de Goscen ; ses frères étaient morts aussi depuis long-tems, et il régnait sur l'Égypte un prince nommé Pharaon, qui n'avait point connu Joseph ; or, ce prince commença à s'alarmer du grand nombre et de la prospérité des descendans de Jacob. Il dit à ses conseillers :

« Voyez ce peuple, il sera bientôt plus puissant que nous, car sa population augmente tous les jours. Nous l'avons reçu ici comme un hôte, mais il finira par nous chasser de notre pays et nous réduire en esclavage. Que ferons-nous pour prévenir ce malheur ? »

Les conseillers du roi lui répondirent :

« Si le roi faisait travailler durement ce peuple, s'il l'obligeait à bâtir de grandes villes et de superbes monumens, la misère et la fatigue le détruiraient, et il cesserait de porter ombrage. »

Pharaon suivit ce conseil. Il établit sur

Israël des inspecteurs, qui lui imposaient un rude travail ; ils furent réduits à fabriquer des briques et du mortier ; mais quelqu'amère que fût leur servitude, ils ne laissèrent pas de s'accroître, car Dieu les bénissait pour l'amour d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; alors le roi rendit un édit cruel, qui condamnait à la mort tous les enfans mâles des Hébreux, ce qui causa une grande désolation parmi le peuple. Des barbares, pour les précipiter dans le Nil, enlevaient les nouveau-nés des bras de leurs mères éperdues, et les filles seules obtenaient la permission de vivre.

Une femme, de la tribu de Lévi, se trouvant enceinte dans ce temps déplorable, cacha soigneusement sa grossesse, priant nuit et jour l'Éternel qu'il eût compassion de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Tandis qu'elle dormait, le cœur rempli d'inquiétude, un ange lui apparut en songe :

« Femme, pourquoi pleures-tu, lui dit-il, ne sais-tu pas que le Seigneur est plus puissant que le roi d'Égypte ; et que s'il permet à celui-ci de vous persécuter, c'est parce que les péchés de son peuple l'ont irrité contre lui ? Quant à l'enfant que tu portes, il vivra ; car dès avant sa naissance, il a été choisi par l'Éternel pour délivrer ses frères de la servitude, et néanmoins il subira la loi de Pharaon. Mais ne crains rien, afin que sa volonté s'accomplisse, le Dieu fort le tirerait de la gorge même d'un crocodile. »

Cette vision calma un peu les angoisses de la femme israélite. Elle adora le Seigneur ; et son terme étant venu, elle accoucha secrètement d'un enfant mâle. Après avoir pleuré sur lui avec amertume, tant elle craignait que ce songe ne fût un effet de son imagination troublée, elle appela sa fille aînée, nommée Marie, qui était en âge d'être mariée.

« Qu'allons-nous faire ? lui demanda-t-elle, les méchans officiers de Pharaon errent continuellement au milieu de nous



comme des tigres affamés, pour nous ravir le triste fruit de nos entrailles, ils peuvent venir ici d'un instant à l'autre; et s'ils découvrent mon fils, ils l'arracheront de mes bras.

— Je me jetterai à leurs pieds, répondit la jeune fille en pleurant, je m'offrirai de les servir dix ans en qualité d'esclave. Oh! qui serait assez cruel pour ôter la vie à un si bel enfant? »

En disant cela, elle baisait son frère, et l'arrosait de ses larmes.

« Les méchans ne t'écouteront point, reprit la mère, ils sont aussi sourds que leurs idoles : cachons plutôt l'enfant dans ce coffre; et lorsque les Égyptiens viendront, afin qu'ils n'entendent point ses cris, Marie, tu chanteras des cantiques à la gloire de l'Éternel. »

La jeune fille fit ce que sa mère lui ordonnait, et pendant trois mois le nouveau-né demeura caché dans la maison; mais au bout de ce tems, le père revint d'un long voyage. A peine eut-il appris ce que sa femme et sa fille avaient fait, qu'il fut saisi d'une grande crainte.

« Imprudentes! s'écria-t-il en déchirant ses vêtemens, voulez-vous donc nous sacrifier tous au salut d'un seul? Que dis-je? il n'y aura de salut ni pour lui, ni pour nous; nous expierons notre désobéissance aux ordres de Pharaon. Ne voyez-vous pas que les Égyptiens nous haïssent, et qu'ils ne cherchent qu'un prétexte afin de nous détruire tous, pères, mères, enfans? Je vais déclarer aux officiers du roi qu'il nous est né un enfant mâle, afin qu'ils en fassent ce qu'ils voudront, et puisse son sang innocent retomber sur leur tête! »

La femme repliqua ainsi :

« Ne va rien déclarer; j'ai eu une vision durant ma grossesse, au sujet de l'enfant; il m'a été annoncé de grandes choses de la part du Seigneur. Je veux, dès cette nuit même, l'abandonner à la Providence, afin qu'elle en fasse ce qu'elle a résolu; qu'il te suffise que demain, au

lever du soleil, l'enfant ne soit plus dans la maison. »

Le père ne dit plus rien; il regrettait amèrement de livrer le nouveau-né entre les mains de ses ennemis, car il était beau à voir; mais la crainte d'attirer sur lui et sur le reste de sa famille le ressentiment des Égyptiens était encore plus forte.

## II.

Pharaon avait une fille belle et jeune encore, quoiqu'elle eût été mariée deux fois; maintenant elle était veuve, et elle n'avait point eu d'enfans pour la consoler dans sa solitude, ce qui lui causait une grande amertume du cœur. Le roi lui proposait de choisir un troisième époux, mais la princesse ne voulait pas en entendre parler.

« J'ai eu deux maris, qui tous deux m'ont été chers, lui répondait-elle, ma couche nuptiale est demeurée stérile, laisse-moi passer le reste de mes jours dans la tristesse et dans la solitude. J'ai des sœurs, qui, plus heureuses que moi, sont déjà entourées d'une nombreuse famille : tu élèveras leurs enfans sur tes genoux, ils réjouiront ta vieillesse; pour moi, infortunée, je descendrai toute entière dans le tombeau. »

Ainsi parlait la princesse, fille de Pharaon. Elle s'était faite une retraite dans le palais, elle y vivait avec ses femmes, s'occupant de filer la laine et le lin, plaignant les malheureux, et répandant indifféremment ses trésors sur tous ceux qui avaient faim ou soif, de quelque nation qu'ils fussent, et les Hébreux avaient part comme les autres à ses libéralités. Le roi le savait; mais comme il aimait extrêmement cette fille, il ne lui en faisait point de reproches.

Un matin, les esclaves de la princesse lui amenèrent son char; elle y monta avec ses femmes pour aller se baigner dans les eaux du Nil. Le vent balançait les têtes des palmiers et les hautes tiges des roseaux qui bordent le fleuve. La princesse



entra sous une tente pour se dépouiller de ses riches vêtements, et s'avança dans l'onde en serrant contre son sein les plis de la robe de lin que, par pudeur, elle avait conservée. Un peu au-dessous de l'endroit où elle se baignait, elle aperçut un berceau qui se balançait mollement sur les vagues, et fit signe à l'une de ses femmes de le lui apporter. Le voile qui le couvrait ayant été enlevé, laissa voir un bel enfant endormi, le sourire sur les lèvres. La princesse le contempla avec des yeux pleins de larmes.

« Hélas ! dit-elle, c'est sans doute un enfant des Hébreux qu'on aura jeté dans le fleuve pour le faire périr, et dont le berceau se sera soutenu sur les vagues. Innocente créature ! quel crime as-tu commis pour être condamnée si jeune à la mort ? pourquoi, au lieu de devoir le jour à une race réprouvée, n'es-tu pas né dans le palais de Pharaon ? pourquoi n'es-tu pas mon fils ? ta mère s'estimerait heureuse d'être stérile, et moi... »

Elle baissa la tête et pleura. Ses femmes lui demandèrent si elles abandonneraient le berceau au cours du Nil.

« Non, non, répartit la fille de Pharaon, il ne mourra point, puisqu'il a vu mon visage ; mon père ne me refusera pas cette consolation. Dès ce moment, je lui donne le nom de *Moïse*, parce que je l'ai sauvé des eaux, et je pourrai le regarder comme un fils, car il me doit la vie. »

Tout près de là, à demi cachée entre les roseaux, se tenait Marie, attentive à ce qui se passait, les yeux attachés sur le berceau de son frère qu'elle avait déposé elle-même sur le Nil. Elle se leva alors, et se prosternant aux pieds de la princesse :

« Que la fille du roi pardonne à la hardiesse de sa servante, lui dit-elle ; mais tandis que je lavais mes habits au bord du fleuve, j'ai entendu des paroles de paix touchant ce petit enfant. Irat-je

chercher une nourrice parmi les femmes de ma nation ? il y en a beaucoup qui n'ont pu allaiter le fruit de leurs entrailles. »

La princesse répondit : « Va, ma fille. »

Elle courut aussitôt chercher sa mère qui était plongée dans une grande douleur.

« Console-toi, lui dit Marie, l'Éternel a pris pitié de nous et de l'enfant qui ne périra pas. En arrivant avec le berceau sur le bord du fleuve, j'ai vu que des esclaves préparaient une tente pour la fille de Pharaon ; je me suis cachée dans les roseaux en l'attendant, et lorsque j'ai aperçu son char, j'ai laissé le berceau flotter sur les vagues. Maintenant, viens, car la princesse a adopté ton fils, et elle m'envoie lui chercher une nourrice. »

L'enfant fut ramené en triomphe sous le toit paternel, et toute la famille bénit le Seigneur en disant : « Certainement cet enfant est réservé à de grandes choses. »

Lorsqu'il fut en âge, la princesse le prit avec elle dans son palais, le traita comme son fils et le fit élever dans toutes les sciences des Égyptiens ; mais Moïse, instruit secrètement par sa mère, demeura fidèlement attaché à son peuple et à son Dieu, et devenu grand, il abandonna volontairement les délices de la cour de Pharaon pour partager les souffrances de ses frères, en attendant qu'il eût mission de les délivrer.

M<sup>me</sup> JULIE DELAFAYE-BRÉHIER.





# Macaria,

ou

## LES HÉRACLIDES.

Un jour, la date précise m'échappe ; mais c'était deux ans environ après la mort d'Hercule, il y avait grande foule et grand bruit à Delphes. Ce jour était le dernier des jeux Pythiens, et, chose inouïe ! les lutttes et les courses expiraient sans spectateurs, les athlètes et les cochers triomphaient inconnus, et l'on dit même que le poète Simonide, qui chantait alors en plein vent la gloire de je ne sais quel cheval, n'eut, ou peu s'en faut, que son héros pour auditeur. Mais si l'arène était vide, en revanche, la foule débordait du temple d'Apollon. Un mot, un mot magique avait suffi pour l'y précipiter : Voici les Héraclides ! Et ce mouvement de tout un peuple soulevé par un nom, vous le comprendrez sans peine, mesdemoiselles : il n'est aucune de vous, je pense, qui n'eût sacrifié de grand cœur une loge au spectacle pour voir le fils de Napoléon ( ce pâle jeune homme qui s'est laissé voir si peu de temps ) ! Eh bien ! Hercule était le Napoléon de cette époque et les Héraclides étaient ses fils. Un mois auparavant, Athènes les avait trouvés à son réveil, détrônés, persécutés, sans asile, et embrassant sur la place publique l'autel de la *Miséricorde*. Leur plainte y avait remué tous les cœurs et toutes les épées, et la ville hospitalière, armée en leur faveur, les envoyait en ce moment à la tête d'une théorie, interroger, suivant l'usage, l'oracle de Delphes sur l'issue de la guerre. Delphes, comme vous le savez sans doute, était une ville sainte et pleine de merveilles ; mais tout le monde traversait alors ces merveilles avec indifférence, et je ferai comme tout le monde. Je ne

vous promènerai pas du Parnasse à l'hippodrome et de l'hippodrome au trépied, bien convaincu que vous avez toutes fait depuis long-temps ce pèlerinage avec le jeune *Anacharsis*, cicerone plus habile que moi, et d'ailleurs, je l'avouerai, j'ai hâte aussi de voir ces fameux Héraclides.

La Grèce entière, à leur aspect, n'éprouva qu'un sentiment, l'admiration ; et ce sentiment éclata par une exclamation unanime et bruyante : « Dieux immortels ! qu'ils sont grands et forts ! »

Un vieillard de haute taille, qu'à son bâton doré et à son bandeau de laine blanche on pouvait reconnaître pour un des vingt rois de la Grèce, se pencha vers l'oreille d'un prêtre d'Apollon qui traversait le temple, portant une cassolette de parfums.

« J'ai connu beaucoup Hercule et Déjanire, dit-il, et ne leur savais que trois fils. Quelle est donc cette vierge voilée, assise au même banc que les Héraclides ? »

— Vous ne vous trompez pas, mon père : Hercule n'eut que trois enfans de Déjanire ; mais sa dernière épouse, Iole...

— C'est juste ! interrompit le vieillard, se frappant le front du doigt en signe de réminiscence : Philoctète m'a vingt fois raconté ces détails, mais... deux siècles en tombant sur une tête y peuvent bien ébranler la mémoire... Oui, je me rappelle parfaitement à cette heure qu'une fille est née de ce mariage...

— Une fille et un garçon, mon père, prononça une voix douce derrière le vieux roi. « Il tourna la tête, et vit un adolescent pâle et frêle qui portait le costume de l'Argolide.

« Une fille et un garçon, répéta l'interrompateur en rougissant : Ixus et Macaria. »

Et le vieillard sourit : « Voyez, dit-il au prêtre ; on admire ma science à Pylos, et voilà maintenant qu'Argos m'envoie ses écoliers pour m'instruire.

— Qui vous a si bien appris, et comment vous appelez-vous, mon bel enfant ? »



Mais l'adolescent, sans répondre, glissa sous une caresse de Nestor, car c'était lui, et se perdit dans la foule.

La même louange y bourdonnait sans variantes : « Dieux ! qu'ils sont grands et forts ! »

En France, ce compliment vous paraît sans doute bien étrange et presque ironique ; mais songez que vous êtes ici dans un pays que les caprices du terrain et de l'ambition découpaient en vingt petits états, dont les roitelets fiers et hargneux étaient serrés les uns contre les autres et se coudoient en grondant, et où l'usage, commun à toute l'antiquité de combattre homme à homme, et corps à corps, faisait de la force physique la seule puissance, je dirai presque la seule vertu. On augurait alors du mérite d'après les poings et les épaules, comme on le cherche à présent sur le front et dans les yeux. Enfin, et c'est tout dire, Hercule, la personification de la force, Hercule était dieu !

Le pythie tardait bien à paraître, et l'on n'entendait pourtant aucun murmure d'impatience. La curiosité publique avait sa pâture. Hyllus, l'ainé des Héraclides, attirait surtout les regards. C'était un guerrier gigantesque, aux bras musculeux et nus, à la grosse face insouciant, et qui, une peau de lion sur les épaules, une massue à la main, affectait les poses paternelles : on eût dit Hercule lui-même, Hercule à vingt ans. Anténor, le puîné d'Hyllus, avait les traits plus fins et la taille plus élancée. Il se drapait avec complaisance dans sa divinité toute neuve, souriait aux jeunes grecques, et les narines gonflées, humait avec délices les parfums de l'admiration. En un mot, le divin Anténor était ce que nous autres mortels nous appelons vulgairement un fat. Quant à leur frère Egyste, il n'avait rien, sauf la force et la bravoure, de commun avec ses aînés. C'était à cette époque et dans ce pays un anachronisme vivant. Chose étrange ! il avait les cheveux blonds,

et sa figure exprimait la mélancolie, sentiment tout moderne et tout chrétien. Il revenait des combats les plus terribles, doux et timide à la maison : on eût dit, sous le soleil de l'Attique, un de ces blonds guerriers du nord qui terrassaient des géants et des monstres, puis courbaient la tête sans murmure sous la baguette d'une petite fée. Il semblait, en regrettant Argos, pleurer quelque chose de mieux qu'un trône. Où donc s'envoiaient ses soupirs ? au foyer d'un ami ? au tombeau d'un mère ? Nul ne le sait, car il n'a jamais dit son secret à personne, pas même à sa jeune sœur Macaria, la confidente pourtant des douleurs de toute la famille ! A côté de lui Macaria priait. Pardonnez-moi, mesdemoiselles, d'avoir si long-temps oublié la vierge pour les héros. N'est-ce pas sa faute ? Voyez ! cachée à l'ombre de ses frères, elle fait tout pour qu'on l'oublie : elle n'a pas encore levé son voile, et ses traits vous sont inconnus ; mais vous l'aimez d'avance, n'est-ce pas ? car vous savez déjà qu'elle est pieuse et modeste.

On annonce enfin la Pythie : toute brisée encore de ses dernières convulsions prophétiques, elle se traîne lentement jusqu'au trépied, appuyée sur deux prêtres d'Apollon. Voilà tout à coup qu'au fond du sanctuaire une porte s'ouvre à deux battants, et qu'une bouffée de vent s'en précipite, large et sonore, balayant la fumée des sacrifices et secouant sur l'assemblée cet avis sacramentel prononcé d'une voix tonnante : *Le dieu ! voici le dieu !* Déjà la prophétesse dans la douleur s'agite sur le trépied, et l'on écoute. Ce furent d'abord des sanglots, puis des syllabes plaintives, des mots insaisissables. Enfin le dieu parla :

« Minerve combattra !... sur son casque divin  
 » Le hibou dit : *j'ai soif*, et se débat en vain...  
 » Minerve appelle la victoire...  
 » La victoire est sa sœur, et ne la fuit jamais...  
 » Je l'entends, elle arrive à grand bruit d'ailes... mais  
 » Le hibou dit : *j'ai soif*, et veut du sang à boire.  
 » Argos attend ses rois pour les déifier :



» Tremble, Argos ! le hibou, dans son vol homicide,  
» Tourne, et cherche un front pur qu'il faut sacrifier,  
» Tourne, tourne et s'abat... Dieux ! sur un fils d'Al-  
[cide ! »

A cette réponse si fatale pour les Héraclides, il n'y eut dans le temple que trois hommes qui ne frémirent pas : les Héraclides.

« Désigne la victime par son nom, cria Hyllus à la pythie. »

Mais elle haletait presque mourante sur les marches du trépied.

« Le dieu a été bien terrible, et une seconde épreuve la tuerait, dit solennellement le chef des prêtres : qu'un des Héraclides se dévoue.

— Je me dévoue, cria dans la foule une douce voix, la même qui tout-à-l'heure avait parlé derrière Nestor.

— Qui es-tu, et comment te nommes-tu ? dit le prêtre d'un ton sévère.

— Je suis un fils d'Hercule, et je m'appelle Ixus. »

Un bourdonnement de surprise accueillit cette réponse.

« S'il dit vrai, il est bien nommé, » murmura une voix railleuse.

Vous saurez, mesdemoiselles, qu'Ixus est, ou peu s'en faut, un mot grec qui signifie *le gui*. Les parens de l'enfant à sa naissance lui avaient sans doute jeté ce nom dans leur dédain, et en effet, cette débile créature, entée sur une aussi forte race, ressemblait beaucoup à la petite plante parasite quifrissonne au vent sur les grands chênes.

— Nous t'avions défendu de nous suivre à Delphes, dit Anténor, qui s'avança menaçant vers Ixus... Mais la fille d'Hercule, immobile dans l'ombre jusqu'alors, s'élança entre les deux frères, saisit la main du plus jeune, et l'entraîna hors du temple. Sourde à la voix d'Hyllus qui la rappelait, sourde à l'admiration qui murmurait sur son passage, car dans la rapidité de sa marche, son voile s'était soulevé de lui-même, et Macaria était belle ! belle de beauté et de grâce, et belle surtout en ce moment de cette pitié dans les

yeux et dans la voix, qui embellirait la laideur même.

De retour à Athènes, où le même char ramena toute la famille, les trois guerriers décidèrent qu'ils tireraient au sort le lendemain, dans le temple de Minerve, pour savoir lequel d'entre eux devait mourir. Mais quand le pauvre Ixus arriva tout joyeux et tout fier, pour glisser son nom dans l'urne, avec ses frères, ils le repoussèrent, pensant que ce serait insulter les dieux que de présenter ainsi au destin, souvent moqueur, l'occasion de leur jeter cette offrande maigre et dérisoire. Quant à Macaria, ils ne souffrirent pas non plus, mais pour une raison différente, qu'elle courût avec eux une chance de mort. Elle était fiancée à Lycus, un des chefs influens d'Athènes (d'Athènes qui s'armait pour eux), et, soit politique ou reconnaissance, ils exigèrent même que les préparatifs du sacrifice n'interrompissent en rien ceux des noces. Aussi Macaria trouva-t-elle au retour sa chambre toute parfumée des présens de Lycus. Mais dans un pareil moment, ses pensées, qui d'avance portaient le deuil d'un frère, n'étaient pas des pensées d'hymen ; et pourtant la guirlande nuptiale était composée de si beaux lis que, d'une main distraite et presque involontairement, Macaria la posa sur son front. Elle entendit, en ce moment, un soupir mal étouffé derrière elle et se retourna... c'était Ixus, Ixus son frère et dont elle était la mère autant que la sœur, Ixus, qu'elle enlaçait de ses soins parce qu'il était souffrant et dédaigné ; Ixus, qui ne pouvait faire un pas dans la maison sans trouver Macaria pour lui sourire, et à qui la maison allait sembler bien vide et bien grande lorsque Macaria ne l'emplirait plus. Il regardait les fleurs symboliques avec des yeux brillans de larmes, et sa figure alors exprimait une telle douleur que sa sœur, habituée pourtant depuis douze ans à le voir souffrir, en fut épouvantée.



« Oh ! pauvre enfant ! dit-elle ; pardonne-moi !

— Te pardonner, Macaria ! quoi donc ? tous les bonheurs que tu me fais ?

— Ne me remercie plus de mes soins pour toi : c'est une dette, c'est une expiation.. »

Les regards ébahis de l'enfant sollicitaient le mot de cette énigme.

« Ecoute, dit-elle, il y a quatre ans (tu en avais huit alors, et moi quatorze), il s'est passé dans notre famille des choses merveilleuses et fatales que mon père et mes frères ont toujours ignorées. Tu te souviens de cette cabane qu'ils bâtirent au bord de la mer, pour se dérober à de nombreux et puissans persécuteurs ? Un soir, mon père et mes frères étaient à la chasse : las d'avoir couru depuis le matin par les bois, tu venais de t'endormir d'un profond sommeil, bercé par le bruit monotone de la pluie sur la cabane ; la nuit était tombée depuis long-temps, et mon père et mes frères ne rentraient pas encore. Enfin j'entendis heurter à la porte, et j'ouvris, croyant leur ouvrir : c'était un voyageur qui sollicitait, pour un instant, un abri et un foyer. Il entra. Assise à ton chevet, pendant qu'il faisait sécher ses habits devant l'âtre, je vis avec surprise une douce et vague lumière courir sur ses cheveux blonds. J'attribuai cela d'abord au reflet du foyer ; mais le foyer s'éteignit, et le front du voyageur resta lumineux. Alors, je reconnus Apollon ; Apollon qui, chassé de l'Olympe, courait déguisé par le monde, mais qui n'avait pu parvenir à éteindre tout-à-fait son auréole.

« Grand Dieu, m'écriai-je en joignant les mains, que voulez-vous de moi ?

— Rien, me répondit-il, rien qu'un abri, mais le temps va se faire beau et je pars : reçois ce baiser d'adieu. »

Alors je m'avançai tremblante au-devant de mon oncle ; et, le conduisant par la main vers la couche où tu dormais encore : « Caressez plutôt ce pauvre enfant, lui dis-je, car aucun dieu ne le caresse ; touchez ses joues pâles pour qu'il

les reflleurissent, et soufflez sur ses lèvres pour qu'elles chantent.

Le dieu céda à ma prière ; il se pencha sur toi et souffla sur ta bouche ; mais cette haleine ardente glissant jusqu'à ton cœur, l'emplit et le gonfla... et voilà pourquoi, depuis, ce cœur brûle et palpite toujours ; voilà pourquoi tu languis et tu meurs, pauvre enfant... Et maintenant que tu sais tout, dis, me pardonnes-tu ? »

Ixus l'embrassa : c'était répondre.

« Eh bien ! prouve-le moi donc en suivant mes conseils. Imprudent ! par quel heureux prodige n'es-tu pas mort de faim et de soif sur le long chemin d'Athènes à Delphes ?

— Oh ! dit Ixus, j'avais fait, dès le matin, ma chanson de voyage. Quand je voyais sur une maison la fumée d'un banquet, je frappais à la porte en chantant et l'on m'ouvrait toujours.

— Cette chanson merveilleuse, dit Macaria en souriant, il faut me l'apprendre, Ixus, pour que je la chante aussi, moi, quand j'irai à Delphes ou à Olympie. »

Ixus, par une coquette modestie, commune, à ce qu'il paraît, aux faiseurs de chansons de toutes les époques, se fit prier quelque temps, puis céda.

## CHANSON D'IXUS.

### I.

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

Un jour, il y a douze ans, un pygmée tomba de la peau de lion d'Hercule : ce pygmée, c'était moi. Mon père ne m'aimait pas, parce que j'étais faible et petit ; et lorsque, enfant, je me heurtais à ses genoux, j'entendais sur ma tête une voix gronder comme l'orage. Mes frères me battent quand je les appelle tout haut mes frères, et pourtant je veux vivre, car j'ai une sœur, une sœur qui m'aime... Elle est si bonne, Macaria !

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.



II.

Mes frères m'ont dit un jour : « Sois bon à quelque chose ; apprends à élever des statues et des autels , car nous serons dieux peut-être. » Et j'essayai d'obéir à mes frères ; mais le ciseau et le marteau étaient bien lourds ! Et puis des visions étranges passaient , passaient sans cesse entre moi et le bloc de Paros ; et mon doigt distrait écrivait sur la poussière un nom , toujours le même , le doux nom de Macaria.

Ouvrez ! je suis Ixus , le pauvre gui de chêne , qu'un coup de vent ferait mourir.

III.

Alors mes frères m'ont dit : « Nous avons pour hôte au palais un blanc vieillard de la Chaldée , qui sait lire dans le ciel les choses à venir : écoute ses leçons , et dis-nous si tu vois dans les nues venir des trésors ou des victoires. » Et j'ai écouté le vieillard , j'ai passé de longues nuits sereines à regarder le ciel ; mais je n'ai vu ni victoires ni trésors , je n'ai vu que des étoiles humides et brillantes qui me regardaient avec pitié... comme les yeux de Macaria.

Ouvrez ! je suis Ixus , le pauvre gui de chêne , qu'un coup de vent ferait mourir.

IV.

Alors mes frères m'ont dit : « Prends un arc et des flèches , et va chasser dans les bois. » Et j'ai couru par les bois avec un arc et des flèches ; mais j'oubliai bientôt la chasse et mes frères. Pendant que j'écoutais chanter les vents et les rossignols , une biche mangea mon pain dans ma robe , et un petit oiseau , fatigué d'un long vol , vint s'endormir dans mon carquois. Je l'ai porté à Macaria.

Ouvrez ! je suis Ixus , le pauvre gui de chêne , qu'un coup de vent ferait mourir.

V.

Alors mes frères m'ont dit : « Tu n'es bon à rien, » et m'ont battu , mais je n'ai

pas pleuré , parce que je pensais à ma sœur. Et demain , on me prendra ma sœur , et demain , quand Macaria , assise au banquet nuptial , dira : « Quelle est donc cette fumée bleue qui monte là-bas derrière ce bois de lauriers ? — Oh ! ce n'est rien , » diront les convives.

C'est le bûcher d'Ixus , le pauvre gui de chêne , qu'un coup de vent a fait mourir.

« Non , tu vivras ! s'écria la jeune fille attendrie. Je t'abriterai si bien dans mon cœur que toutes les tempêtes passeront sans que le moindre souffle t'en arrive. Lycus est heureux et fêté , lui , et les vierges d'Athènes sont nombreuses. A toi , seul et souffrant , toutes mes heures et tous mes amours ! Pauvre gui de chêne ! tu pareras mon sein mieux que le bouquet des mariées. Tiens , mon frère , tiens , mon poète , voilà le prix de ta chanson. » Et arrachant de ses cheveux la guirlande nuptiale , elle la jeta , trempée de larmes , aux pieds d'Ixus. Ixus voulut répondre ; mais , foudroyé d'émotions imprévues , le pauvre enfant eut à peine la force d'une exclamation. « Oh ! » fit-il ; et , portant la main à son cœur , il tomba. La fièvre l'agita toute la nuit , et toute la nuit Macaria veilla et pleura près de la couche de son frère.

C'était le lendemain que les trois Héraclides devaient aller au temple interroger le sort sur le choix de la victime. Ils se présentèrent à l'autel comme au combat : intrépides et insoucians. Après les cérémonies d'usage , répétition à peu près exacte de ce que nous avons vu à Delphes , un prêtre de Minerve ballotta les noms dans l'urne. Un enfant s'approcha , les yeux couverts d'un bandeau. Sa main effleurait déjà les bords du vase sacré pour en sortir bientôt avec un arrêt de mort... quand tout-à-coup une voix de femme retentit au seuil du temple :

« Arrêtez ! voici la victime. »

C'était Macaria qui s'avancait lentement vers l'autel ; Macaria pâle et parée , et



balançant sur son beau front les bandes-  
lettes funèbres. Égyste s'élança vers elle :  
« Vous ici, ma sœur ! vous m'aviez promis de rester près d'Ixus !

— Ixus ! dit-elle en étouffant un sanglot, mort !... et maintenant rien ne m'empêche de mourir pour vous. »

Et elle poursuivit sa marche lente vers l'autel.

La foule applaudit, les Héraclides se résignèrent. A cette époque, où l'on croyait voir la main des dieux derrière toutes les choses extraordinaires, on attribua naturellement à leur inspiration un dévouement si sublime. Aussi Macaria s'agenouilla-t-elle sans obstacle devant l'autel. Elle arrêta d'un geste le fer impatient du sacrificateur, pour jeter son dernier sourire à ses frères ; puis ferma les yeux, entrouvrit le voile qui couvrait son sein...

Et deux minutes après son corps palpitait sur l'autel.

On ne fit qu'un bûcher pour Ixus et Macaria. Et alors, par un prodige ou une illusion qui se répéta plus tard au supplice de notre Jeanne d'Arc, on vit ou l'on crut voir quelque chose qui s'élança des flammes vers la nue avec un doux bruit d'ailes.

Ce qui contribua sans doute à propager cette tradition touchante, c'est qu'après la victoire des Héraclides, victoire payée trop cher pour que les dieux la leur fissent long-temps attendre, les habitans de Mycènes, après avoir inauguré en triomphe la statue d'Hercule au bord des mers, y surprirent un jour deux Aleyons dans la peau du lion de Némée.

Et voilà comment passèrent un jour, à travers un siècle antique, les deux plus belles choses de ce monde et de tous les siècles : la poésie et la vertu !

HÉGÉSIPPE MOREAU.

## Une Visite

A LA MAISON ROYALE DE SAINT-DENIS.

Ce matin, mesdemoiselles, une cérémonie bien touchante avait lieu dans la maison royale de Saint-Denis. Quarante-huit élèves y faisaient leur première communion.

Hélas ! ce n'était pas le titre sacré de mère qui m'avait appelée à cette pieuse solennité ! à aucun de ces enfans je ne pouvais dire ces mots qu'on prononce avec une sublime tendresse, avec un rayonnant orgueil, ces mots qui expriment à la fois tant d'émotion, tant de pensées diverses, ces mots si doux : Ma fille !.... Non ; mais le cœur qui a palpité une fois des sentimens de la maternité, est initié à jamais à tous ses secrets, il devine, comprend et partage toutes les émotions de la vie d'une mère ; j'étais donc en harmonie avec les femmes qui m'entouraient. Car, mesdemoiselles, j'ai à moi des anges au ciel, et il me semblait que dans ce lieu, où des voix si touchantes chantaient de saints cantiques, où des âmes si pures s'élevaient vers le Seigneur, mes anges aimeraient à descendre, se croyant encore au milieu des saintes légions, et viendraient donner leurs invisibles mains à la jeune personne qui là m'intéressait spécialement, qu'elle serait ainsi accompagnée par eux au banquet sacré ! Des yeux de ma pensée, je voyais mes anges avec leurs blonds cheveux et leurs ailes d'azur ; je leur parlais de l'âme ; je leur recommandais cette jeune vierge, ils me répondaient.....

Ainsi donc, moi aussi, j'étais heureuse ! et je veux vous dire avec détail tout ce qui s'est passé pendant cette intéressante matinée.

A sept heures du matin, nous entrâmes



dans l'enceinte réservée aux prières de la royale institution, et nous fûmes conduites et placées dans la tribune haute de cette vaste, élégante et simple chapelle.

Le grand chancelier se trouvait dans le chœur; c'était le seul homme admis. Il avait laissé à Paris l'uniforme et les insignes de ses hautes dignités, il était là comme un père représentant tous les pères!

M<sup>me</sup> la comtesse de Bourgoïn, sur-intendante, semblait avoir retrouvé force et jeunesse, elle pria long-temps agenouillée, et sans doute résumant en un seul vœu tous les vœux qu'elle pouvait faire en faveur des enfans de son adoption, elle disait: « Mon Dieu! donnez-leur les » vertus de la fille que je pleure. »

Il régnait un silence profond, lorsque tout-à-coup se firent entendre des voix fraîches, onctueuses et pénétrantes comme la conviction. L'on vit alors arriver deux à deux, et d'un pas solennel, les quarante-huit premières communiantes. Elles avaient conservé leur costume habituel: elles étaient donc vêtues de noir; mais sur leur tête nue on avait jeté un grand voile de mousseline blanche, et une croix d'argent, suspendue à un chapelet, reposait sur leur poitrine. Cette virginale procession se déploya dans la nef, salua le maître-autel, puis celui de la Vierge, ensuite les dames institutrices, et chaque jeune fille retourna à sa place avec ordre et recueillement. La messe commença.

Avant l'instant désiré, avant la communion, le digne prêtre qui avait dirigé la retraite de ces jeunes élèves leur fit une courte exhortation; puis il leur présenta le pain des anges, et, douze par douze, nos communiantes s'approchèrent.

Que de pensées, que de vœux, que de regards portaient de cette tribune où nous étions placées! Chaque mère cherchait son trésor au milieu de tous ces trésors; et lorsqu'elle l'avait reconnu, elle ne perdait pas un de ses mouvemens, elle le couvrait des yeux, et vite essuyait ses lar-

mes qui pouvaient un instant lui dérober une si chère vue!

Au milieu des douces émotions qui remuaient mon ame, il se mêlait quelque tristesse; car ce jour, si joyeux pour ces jeunes filles, devait être suivi d'autres jours! et je disais: Tous ces cœurs battent aujourd'hui du même sentiment, toutes ces ames n'ont qu'un seul désir, toutes sont heureuses du même bonheur, et plus tard... que de destinées diverses!.. quelle vie et quelle mort attendent ces êtres que je vois si purs maintenant? Les murs de cette enceinte protectrice les séparent du monde; mais il est là, tout près, il les attend, les convie, les guette! O mon Dieu! que le souvenir de ces instans de grâce vienne un jour se placer auprès d'elles! que la voix de la vérité qu'elles ont entendue leur fasse reconnaître celle du mensonge! que les leçons qu'elles ont reçues dans cet asile résonnent constamment à leurs oreilles! que l'instruction, la morale qu'elles y ont puisées, leur soit un constant appui et comme un bâton solide qui, lorsque les portes de l'abbaye s'ouvriront pour elles, les aide à marcher ferme dans ce monde qu'elles auront à traverser!...

Il me semble que, pour nous rappeler plus tard les résolutions, les promesses de notre première communion, on devrait dans cette cérémonie nous passer au doigt un anneau, comme on le fait lors du mariage.

Après les premières communions vinrent les autres communions; car depuis madame la sur-intendante jusqu'aux femmes de service, toutes prirent part au banquet sacré. Une dame et une élève, toutes les deux infirmes, essayèrent quelques pas, aidées du touchant appui de leurs compagnes; elles s'arrêtèrent, ne pouvant aller jusqu'à la sainte table, et le prêtre s'avança jusqu'à elles, le ciboire à la main; car le Seigneur a dit: *J'irai vers vous dans l'affliction*. Revenu à l'autel, le prêtre fit encore entendre quelques



consolantes paroles, bientôt la messe finit, et dans le même ordre et avec le même recueillement, les quarante huit jeunes filles voilées traversèrent de nouveau la chapelle.

Les dames invitées furent conduites dans une salle où, après leur déjeuner, les premières communiantes devaient se rendre. Une demi-heure écoulée, tous les regards se dirigèrent vers la porte, ils s'y fixèrent avec une impatience attentive. La porte s'ouvrit enfin, et chaque mère reçut dans ses bras sa fille bénie du Seigneur !

A onze heures sonna la grand'messe, chacun prit de nouveau le chemin de la chapelle. Cette fois, nous fûmes placés derrière le maître-autel. La tribune haute était occupée par les chanteuses, qui, au nombre de cinquante, toutes voilées de blanc, et placées sur des gradins, formaient comme une couronne virginale, suspendue à la voûte du temple.

Avec la messe commencèrent les chants sacrés ; nous espérions entendre seulement de fraîches et timides voix, nous fûmes donc bien agréablement surprises de rencontrer là un ensemble parfait et, j'ose le répéter, parce que je l'ai entendu dire auprès de moi par l'un de nos premiers talens en musique, nulle part en France, pas même au Conservatoire, on n'obtient dans les chœurs autant de justesse. Je pensais que le travail et les répétitions nombreuses avaient dû amener avec grand'peine un résultat aussi satisfaisant ; mais j'appris que ces enfans n'avaient répété que deux fois cette messe

nouvelle pour eux. C'est là le plus bel éloge que l'on puisse faire de la méthode de Massimino ; il la professe lui-même dans cette maison, et y est parfaitement secondé par M<sup>me</sup> Dauby qui s'occupe de la classe de chant, avec talent et conscience. Cette dame a montré une voix admirable de *contralto*. Dans divers morceaux de la messe, mais surtout dans un *Agnus Dei* de Mozart, elle a développé une belle méthode et de grands moyens. Deux autres voix de *soprano* se sont fait entendre aussi, elles sont remarquablement belles. Enfin, le choix des morceaux, leur arrangement et leur exécution, n'ont rien laissé à désirer.

A midi finirent toutes les cérémonies auxquelles les étrangers peuvent assister. Nous nous retirâmes donc en traversant les immenses cloîtres où tant d'hommes graves ont autrefois promené leurs profondes méditations, et où tant de jeunes filles courent aujourd'hui d'un pas aussi léger que leurs pensées.

Dans un de ces cloîtres, nous vîmes une sainte Vierge en marbre : en ce moment on l'entourait de fleurs, car c'était aux pieds de cette image de la mère de tous que devaient se prosterner les jeunes communiantes à la procession du soir !... Nous, le soir, nous rentrions dans Paris. Je n'osais respirer de peur de gâter l'air pur que j'emportais, et, rentrée chez moi, je me mis à écrire ces lignes pour retrouver les douces impressions de ma matinée. Puissé-je, mesdemoiselles, vous les avoir fait partager !

M<sup>me</sup> EMMA FERRAND.



## Un Sauvage à un Européen <sup>(1)</sup>.

Homme d'Europe, à la peau blanche,  
Laisse-moi sous mon toit de branche,  
Où j'ai mon hamac qui se penche  
Et ma compagne au teint si beau ;  
A la ceinture de feuillage,  
Au frais collier de coquillage,  
Et sans moi rejoins au rivage  
Ta case, qui marche sur l'eau.

Ton grand monde est, dit-on, plus loin que ces savanes ;  
Il faut passer ce fleuve, et puis ces longs déserts,  
Et ces mers, et ces bois tout parés de lianes,  
Et d'autres bois et d'autres mers.  
Étranger, laisse-moi ! tiens, j'aime mieux te rendre  
Tes présents, tes couteaux d'acier fins et coupants,  
Tes sonnettes au chant si clair qu'il semble entendre  
Les écailles de nos serpents.

Comme des nids d'oiseaux tous nos abris sont frères.  
On dit les tiens brillants, avec des murs épais ;  
Mais je sais qu'au-dessus de ces cases si belles  
On voit s'élever des palais.  
Nous recouvrons nos toits de jones qu'on entrelace,  
De pailles de maïs, de simples mangliers ;  
Mais ils sont tous égaux, et rien ne les dépasse  
Que les branches de nos palmiers.

Tes sièges sont, dis-tu, des chaises veloutées ;  
Moi, j'aime mieux, avec mes haches ou mes dards,  
Conquérir, pour m'asseoir, quelques peaux tachetées  
De tigre rouge ou de jaguars.  
Tu parles de miroirs qui doublent le visage ;  
Mon miroir, c'est ce fleuve, il est grand, sans apprêts,  
Sans entourage d'or ; son cadre est un rivage  
De montagnes et de forêts.

---

(1) Cette pièce de vers fait partie d'un livre de poésies intitulé *les Oiseaux de Passage*, formant un vol. in-8°, qui est maintenant sous presse. Vous voudrez toutes lire ce riche et élégant volume, mesdemoiselles, d'abord par reconnaissance de ce que M<sup>me</sup> Anaïs Ségalas veut bien, depuis quatre ans, embellir votre Journal, puis par admiration pour son beau talent, ses nobles, ses grandes, ses touchantes et naïves pensées, enfin parce qu'elle est aussi jeune et aussi jolie que vous... et je suis bien sûre, mesdemoiselles, que vous allez guetter *les Oiseaux de Passage*.



Tu dis qu'une pendule , où l'aiguille s'avance ,  
Marque , instant par instant , chaque jour qui s'enfuit ;  
Ici , nous mesurons largement l'existence

Par le matin et par la nuit.

Tout ce luxe chétif de ta riche demeure ,  
Je le méprise , moi. Vois-tu , dans ce ciel bleu ,  
Notre pendule à nous , ce beau soleil où l'heure  
Se lit sur un cadran de feu !

Dans un caveau massif , une tombe superbe ,  
Sous des pierres , on dit que vous scellez vos morts ;  
Nos pères sont ici couchés sous un peu d'herbe ;  
Nul marbre ne pèse à leur corps ;  
Sur leur simple gazon un palmier qui s'élève ,  
Comme un beau monument se dresse au-dessus d'eux ,  
Fait vivre leur poussière , et la prend dans sa sève ,  
Puis la fait monter vers les cieux .

Tes dieux restent cachés ; mais ceux de nos savanes  
Sont les astres d'en haut , c'est le soleil qui luit.  
Tous les soirs je lui dis : « Viens mûrir nos bananes  
» Au goyavier suspends son fruit.  
» Réchauffe tout mon corps par ta vive lumière ;  
» Jaunis les verts maïs que nous te confions ; »  
Et chaque jour il vient répondre à ma prière  
Avec sa flamme et ses rayons .

Nous adorons la lune et l'étoile brillante ,  
Nous n'avons que des dieux de lumière et de feux :  
Nous leur parlons au bois , près de l'oiseau qui chante ,  
Et sous les orangers ombreux ;  
Mais on dit que tes blancs ont des temples de pierre  
Rétrécis et mesquins , faits d'un travail mortel ,  
Et sous des murs voûtés enferment leur prière  
Qui ne peut plus voler au ciel !

Homme d'Europe , à la peau blanche ,  
Laisse-moi sous mon toit de branche ,  
Où j'ai mon hamac qui se penche  
Et ma compagne au teint si beau ;  
A la ceinture de feuillage ,  
Au frais collier de coquillage ,  
Et sans moi rejoins au rivage  
Ta case , qui marche sur l'eau .

M<sup>me</sup> ANAÏS SÉGALAS.



Revue des Théâtres.

Rien de nouveau, mesdemoiselles, sur nos principaux théâtres, nos auteurs rechargent leur imagination, nos acteurs reposent leur mémoire; tous courent aux champs se retremper dans l'air pur et embaumé qu'exhalent les douces plantes, à l'ombre hospitalière des bois. A cette belle époque de l'année nous avons à la fois des fleurs et des fruits, nous jouissons de l'avenir dans le présent même, et le ciel et la terre semblent à l'envi nous sourire!

Permettez-moi, mesdemoiselles, de vous faire assister à un spectacle dont la nature aura fait tous les frais, et où vous pourrez être à la fois actrices et spectatrices.

Au premier acte, une jeune fille s'est levée de bonne heure; vêtue d'une robe simple et couverte d'un grand chapeau de paille elle se fait accompagner dans la campagne. L'aurore, ce crépuscule du matin qui colore le ciel lorsque le soleil est à dix-huit degrés de l'horizon, commence à paraître, et sa teinte augmente jusqu'au lever du soleil. Alors, l'herbe la plus humble se relève et secoue la rosée de la nuit, les feuilles des arbres se développent avec un doux frémissement, les fleurs s'entr'ouvrent comme pour paraître plus belles aux rayons de leur dieu, le coq fait entendre son clairon retentissant, les oiseaux chantent leur joie en regardant le soleil du coin de l'œil; en d'autres climats, l'éléphant le salue par trois fois de sa trompe; l'*angelus*, cette prière à la vierge appelée ainsi parce qu'elle commence par ces mots : *Angelus Domini nuntiavit Mariæ*, sonne à l'église du village voisin, et le bruit des cloches est apporté par les airs jusqu'au cœur de la jeune fille qui se recueille, et prie Dieu au milieu de sa création. Les vieux bergers vont aux champs, le chien lèche la main du fermier qui part pour ses travaux de

chaque jour; la fermière fait répéter le *Pater* à ses tout petits enfans; un régiment passe sur la grande route tambour battant, musique en tête faisant entendre des airs de Rossini; la jeune fille essuie ses larmes en relevant fièrement son front, car un de ses frères aussi est soldat. Les diligences roulent en tous sens des voyageurs de tous les pays du monde qui viennent admirer les trophées de nos victoires dont ils ne sont plus jaloux, nos temples où brillent l'or, les peintures et les sculptures de nos artistes, les somptueux monumens de notre industrie, et s'éclairer à l'intelligence de nos littérateurs et de nos savans... Soyez les bien-venus, pense la jeune fille, que vous soyez nés par-delà le détroit, sous les glaces du nord ou les feux du midi, soyez les bien-venus! et laissez en quittant nos lois hospitalières votre amitié à nos pères, à nos frères, en échange de leur amitié.

Au second acte la jeune fille vient recevoir les ordres et le baiser de bénédiction de sa mère, ensuite elle va renouveler les fleurs du cabinet où travaille son père; elle appuie ses lèvres fraîches et vermeilles sur ce front pâle et préoccupé, puis s'éloigne en silence. Le déjeuner étant ordonné pas elle, c'est alors qu'en famille chacun raconte ses rêves de la nuit, ses projets pour le jour. Retirée dans sa petite chambre, la jeune fille tresse ses longs cheveux, passe une robe blanche, étudie la leçon que ses maîtres lui ont donnée, puis descend au salon où elle nuance de la tapisserie à côté de sa mère, tandis que les visites se succédant font passer devant les yeux de la jeune fille les divers personnages de cette société dans laquelle elle va bientôt vivre, et qu'en attendant elle écoute et observe en silence.

Au troisième acte le dîner se passe en cérémonie; il y a des étrangers dont la jeune fille s'est occupée en secret. A l'Italien le macaroni, à l'Anglais le pudding, aux femmes des fleurs, aux enfans des bonbons, à chaque convive elle témoigne



un égard , une gracieuse intention , elle a pensé à tous !.. D'une voie émue sa mère lui renvie les éloges de *tous* , et son père qui la couve des yeux sourit avec orgueil. Au salon elle sert le café , les liqueurs , puis elle apporte à sa mère les clefs de l'office et de l'argenterie. Tandis que les dames causent toilette , éducation , mariage , que les hommes parlent politique , industrie , littérature , la jeune fille , sur un signe de sa mère , va se mettre au piano : la musique calme les passions mauvaises et élève les nobles passions , insensiblement les discussions cessent ; la jeune fille fait apporter les chapeaux des dames , leurs châles , leurs écharpes et l'on va respirer la fraîcheur à travers les allées embaumées du jardin. Alors *l'angelus* sonne pour la troisième et dernière fois du jour , le soleil disparaît , le crépuscule du soir le remplace , les étoiles brillent au ciel , sur la grande route retentit la clochette du messager qui revient de la ville , la lune silencieuse s'élève lentement , et l'on n'entend plus que le cri du grillon monotone. Alors la société se sépare emportant le bienveillant souvenir d'une agréable journée ; puis après avoir reçu les embrassemens de son père et de sa mère , la jeune fille se retire dans sa petite chambre , où elle fait sa prière et doucement s'endort. Mais ses parens veillent sur elle ! touché de ses talens et de sa modestie , un des conviés s'est dit qu'il serait fier d'avoir une telle femme pour amie , pour maîtresse de sa maison , il l'a demandée en mariage , et les parens de la jeune fille sont au comble de leurs vœux , car cette union assure le bonheur de leur enfant chéri !

Vous voyez , mesdemoiselles que ce dénouement est le même que celui de toutes nos comédies , je n'ai oublié qu'une chose , le titre : c'est un nom propre , le vôtre peut-être..... devinez !

F. D. P.

## Economie Domestique.

### DHALIA.

Depuis 1808 , cette magnifique plante était passée de la serre chaude dans la pleine terre , et se faisait distinguer au milieu des arbrisseaux les plus recherchés par le luxe de sa végétation , quand tout-à-coup le cultivateur reconnut que le dhalia appartenait à la même famille végétale qui avait fourni le topinambour ; il interrogea ses racines tuberculeuses , et vit qu'elles renferment une substance farineuse et sucrée qui peut fournir un aliment aussi sain qu'agréable. En effet , la pulpe blanche du tubercule des dhalias , crue et coupée par tranches , a le goût du topinambour , une saveur qui approche de celle de l'artichaud , de l'amande , du pignon doux , et un arôme qui rappelle le fruit du coignassier. Cuite sous la cendre , la racine du dahlia perd un huitième de son volume ; l'écorce se détache facilement , et la pulpe prend une saveur légèrement sucrée qui n'a plus rien d'aromatique. Cuite à l'eau , elle offre un mets agréable et fort appétissant ; préparée à la sauce blanche , elle rappelle le goût de l'asperge accommodée de la même manière. Le dahlia se prête à toutes les fantaisies du cuisinier ; mais il faut avoir soin de le dépouiller de son eau de végétation.



Correspondance.

L'heureuse époque pour nos compagnes, ma chère amie, que celle des vacances ! il doit être si bon de révenir dans sa petite chambre, tout près de sa mère, de la voir, de l'embrasser tous les jours, à chaque instant, si l'on veut, et tu sais si on le veut ! Quant à nous, qui ne sommes plus en pension, avec quelle joie nous attendons nos frères chargés de leurs couronnes et de leurs prix ! Mais consolons ceux qui n'ont point été heureux ; car les facultés, vois-tu, ne sont ni égales, ni pareilles : les uns ont l'intelligence de l'esprit, les autres celle du cœur... pourvu que nos frères reviennent avec l'estime de leurs maîtres, l'amitié de leurs camarades, c'est tout ce qu'on doit exiger d'eux... puis ce n'est point au collège que l'on obtient les prix d'ordre et de bonne conduite, et ce sont ces vertus qui font le bonheur. Aussi maman dit que les heureux du collège ne sont pas toujours les heureux du monde !...

Jouissons de ces douces réunions de famille, ma chère petite ; faisons-nous des amis parmi les nôtres, des amis qui nous aiment dans le bonheur et dans le malheur, ces deux écueils où, dit-on, l'amitié se brise ; resserrons chaque jour ces liens du sang qui nous attachent entre frères et sœurs, et qui nous donnent la force de nous soutenir, de nous aider mutuellement dans les traverses de la vie où nous allons bientôt entrer.

Comme je sais que pour toi il n'est point de vacances, et que tu travailles toujours, afin de pouvoir offrir un joli cadeau à la fête de ceux qui t'aiment, je t'envoie notre VIII<sup>e</sup> planche.

Le n<sup>o</sup> 1 est un tabouret que tu feras sur un canevas d'une demi-aune carrée : le chien placé au milieu, bien entendu.

Le n<sup>o</sup> 2 est la bordure de ce tabouret.

Le n<sup>o</sup> 3, les signes qui représentent les couleurs des laines employées pour le chien, son coussin et la bordure du tabouret.

Le n<sup>o</sup> 4 est un semé pour broder en soie de couleur sur un gilet de velours ou de casimir, et en laine de couleur ou en coton blanc sur une robe d'organdi ou de mousseline.

Le n<sup>o</sup> 5 est un entre-deux qui peut servir autour d'un col, d'une pélerine ou d'un fichu à la paysanne.

Les grands cols ne peuvent plus se porter qu'avec des châles. Pour mettre avec les mantelets, achète un carré de mousseline claire, coupe-le en biais afin d'en avoir deux fichus simples. A l'un, fais un ourlet tout autour et mets ce fichu dans tes robes montantes comme feraient nos paysannes. A l'autre, ajoute à l'ourlet un tulle à pois ou une dentelle que tu fronces et couds à partir de la pointe, en remontant à droite et à gauche sur les épaules. Aie soin que quatre pouces avant la ceinture, le tulle ou la dentelle soient moins froncés et rentrent sous le fichu, de manière à descendre en mourant dans la ceinture. Porte ce fichu sur tes robes décolletées, et forme des plis bien marqués derrière ton cou, en les arrêtant avec une petite épingle d'or.

Depuis bien long-temps nos souliers n'ont pas changé de mode, je crois qu'une légère variation se fait apercevoir dans la forme, qui est moins carrée du bout. Quant à la couleur, on ne les porte qu'en maroquin noir, en peau anglaise ou en toile grise. Je t'ai indiqué, page 63, 2<sup>e</sup> année, la manière de les garnir, afin de ne pas user le bord. Maintenant je te conseillerai de ne pas couper tes cordons de souliers, et de les nouer en dedans de chaque pied sur chaque cheville ; de cette manière, la robe ne frotte pas sur le nœud et ne le défait pas, ce qui nous ôte une des tribulations de la vie.

On brode beaucoup de tulle en application d'organdi, ce qui sera fort joli cet



hiver pour mettre avec des robes de laine ou de soie. Ce sont des bonnets, des pélerines, des cols, dont les garnitures se font en tulle festonné, et ayant à de longs intervalles des broderies qui sont détachées de celles des bonnets, des pélerines ou des cols. Les dessins les plus grands sont les plus jolis et les plus faciles à découper.

Avec une aune et demie de ruban de gaze, large de deux pouces, on se fait deux rosettes formées chacune de cinq boucles hautes de chacune quatre pouces. Ces rosettes sont terminées, celle de droite, par trois bouts de rubans inégaux que l'on place, deux en bas plus longs, un en haut plus court, et celle de gauche, par deux bouts de rubans d'égale grandeur. Ces nœuds s'attachent avec une épingle au milieu des cheveux, à l'anglaise, entre les nattes, à la reine Berthe, ou sur le petit velours qui retient les bandeaux, à la Ferlonnière. Je n'ai pas besoin de te dire que, pour les figures correctes, on place ces nœuds d'une manière correcte, que pour les figures chiffonnées, comme disent nos grands-pères, on place ces rosettes d'une manière inégale.

Voilà le moment où les fleurs ont des odeurs moins fortes et peuvent embellir nos appartemens sans nous donner mal à la tête. Je te renvoie donc à la page 159 de la 1<sup>re</sup> année pour apprendre à faire des cache-pots, car ils sont toujours à la mode.

J'ai vu de jolis sacs taillés sur le modèle, page 287 de cette 1<sup>re</sup> année. Ils se font en satin noir ou blanc, et sont recouverts d'un filet en cordonnet rose. Les glands se font moitié en cordonnet blanc et rose, ou noir et rose, ainsi que les ganses qui serrent le sac. Je t'ai déjà appris à faire les glands.

Ne t'aperçois-tu pas que les jours raccourcissent et que le ciel met entre lui et nous une vapeur lilas qui nous fait du bien aux yeux? ne sens-tu pas déjà ve-

nir l'automne, cette belle saison de France?... Pour moi, je suis comme attendrie par la douceur de l'atmosphère, et je crois t'aimer davantage. Aime-moi un peu, je t'en prie!

J. J.

### Éphémérides.

8 août 1769. — Éruption du Vésuve.

Le Vésuve donna le spectacle de l'une des plus fortes éruptions que mentionne l'histoire. Le sommet du mont s'ouvrit du côté de Somma, et l'on vit sortir d'un cratère immense une effrayante colonne de matières fluides, de flammes et de pierres embrasées, dont l'ensemble formait une colonne de feu qui s'élevait à la hauteur de plus de trois mille toises. Quoique la fumée fût dirigée par le vent sur Ottajano, elle semblait couvrir Naples. En un instant, le Vésuve parut n'être qu'un globe enflammé : des coups de foudre partirent en tous sens de la colonne de feu; des pierres, dont quelques-unes avaient jusqu'à dix pieds de circonférence, élevées par la force du volcan, tombaient dans la vallée de Somma, qui en était jonchée. Les broussailles de cette vallée et les bois d'Ottajano s'enflammèrent. Les habitans de Resina, de Torre di Greco, de l'Annunziata, chargés de tout ce qu'ils pouvaient emporter, couvraient le chemin de Portici. Cette prodigieuse convulsion ne dura que vingt-cinq minutes, pendant lesquelles la ville d'Ottajano fut réduite en cendres, et la fertile plaine de Casibella transformée en un amas de pierres et de matières sulfureuses.



Mosaïque.

—  
Avant la Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, qui eut lieu le 12 octobre 1492, Jean Gonzalez Zarco, et Tristan Vaz de la maison de Henri duc de Visco, roi de Portugal, découvrirent Porto-Santo et Madère; ils s'avancèrent dans les Tropiques, trouvèrent la rivière du Sénégal, mais lorsqu'avançant toujours, ils aperçurent des hommes noirs comme l'ébène, avec des cheveux courts et crépus, des nez aplatis, des lèvres épaisses, ils s'imaginèrent que c'était l'effet de la chaleur, qu'en avançant plus près de la ligne, ils en éprouveraient les mêmes effets; et ils s'arrêtèrent, croyant qu'il serait dangereux d'aller plus loin.

—  
Il faut, si la vérité est présentée d'une manière un peu dure, la recevoir comme on prendrait un remède qui, pour être amer au goût, n'en est pas moins salutaire.

LOUIS DAUPHIN PÈRE DE LOUIS XV.

Oh! qu'on est fort en Dieu, quand on se trouve faible en soi-même!

FÉNÉLON.

—  
Souviens-toi que le jour de ta naissance tout le monde riait et que tu pleurais: vis de telle sorte qu'au jour de ta mort tout le monde pleure et que toi, tu sois riant.

POÈTE PERSAN.

—  
Sois poussière sous les pieds de ta mère, car le paradis est où elle marche.

POÈTE ARABE.

—  
*Précepte de toute morale écrit par Dieu dans le cœur de tous les hommes.*

Ce qu'on ne désire pas pour soi-même, qu'on ne le fasse pas aux autres.

CONFUCIUS.

Si un chapeau te blesse, ne l'enfonces pas sur la tête de ton voisin.

UN VIEUX GHILOF.

Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.

TOBIE.



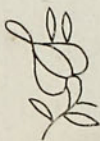


4<sup>e</sup> année.

*Planche VIII.*



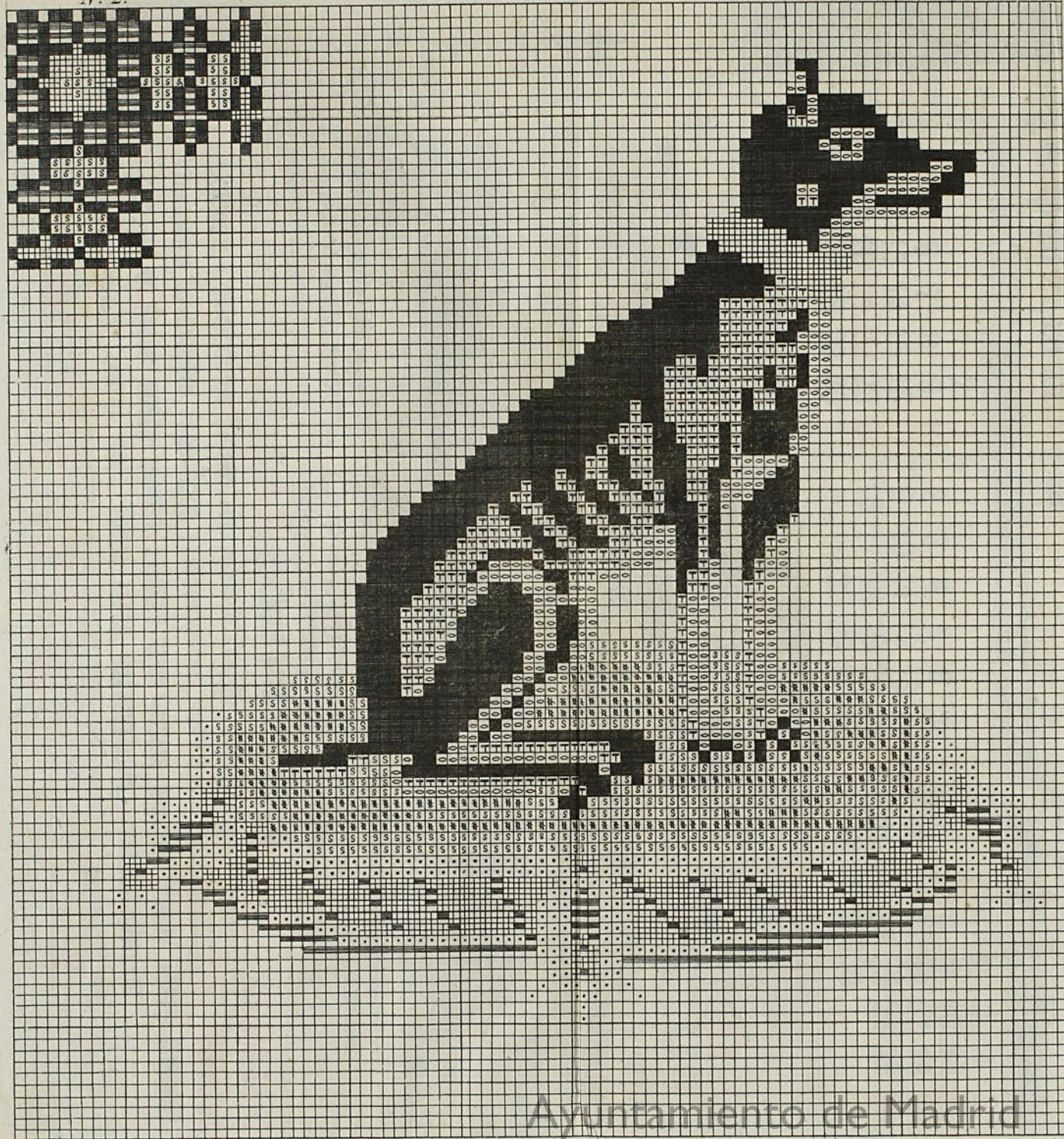
N<sup>o</sup> 4.





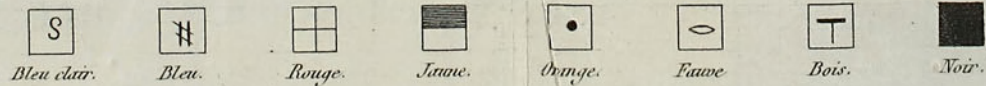
N° 2.

N° 1.



Ayuntamiento de Madrid

N° 3.



## Journal des Demoiselles.

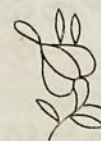
7

4<sup>e</sup> année.

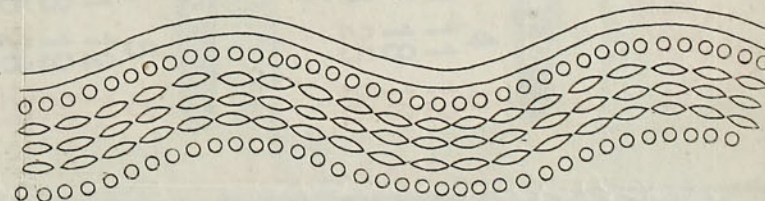
Planche VIII.



N° 4.



N° 5.







Ayuntamiento de Madrid